



star wax

DJ lifestyle magazine

Star Wax n°54 est
offert par Compos-It
Printemps 2020

THE SOUND OF SILENCE*

* le son du silence



RESERVEZ VOTRE
ESSAI GRATUIT
SUR **niU.com**

Si vous êtes un Dj ou un beatmaker-producteur, vous connaissez le confinement. Finalement, à l'exception de ceux qui enchaînent les tournées, la pandémie actuelle ne change pas vraiment votre quotidien. Mais qui, afin de devenir un musicien aguerri, va en profiter pour parfaire son solfège ? Parce que vous savez, une fausse note ça ne fait pas bon ménage ! En revanche, être uniquement focalisé sur l'aspect technique et scientifique de la musique peut en faire oublier son aspect global et atmosphérique. La naïveté et les productions hasardeuses des beatmakers prouvent parfois qu'elles sont toutes aussi puissantes qu'un solo virtuose. C'est un des sujets abordés avec Leopard DaVinci, le leader de The Fat Badgers, dans son interview spécial keytars. Il est aussi surprenant de découvrir qu'un ferrovipathe peut être amené à concevoir un synthé analogique semi-modulaire...

À chacun son « virus ». Mix Master Mike veut détruire l'Edm grâce au métal. D'autres font vivre l'œuvre de Serge Gainsbourg en décortiquant seize albums studio via le livre « Gainsbook ». Et ce dont personne, ou presque, ne parle actuellement, ce sont les chiffres de vente rapportés par le « généreux et indispensable » Bureau Export. Ils concernent seulement quelques rares élus, mais ils sont réjouissants parce que l'année passée comptabilise des records pour la musique française, à l'export. Et ce sont les musiques électroniques qui continuent d'être les plus populaires. Elles sont suivies par les musiques dites urbaines. Attention aux généralités : tous les médias ne réfléchissent pas pareil. Chez Compos-it, la maison qui édite Star Wax, nous valorisons depuis plus de trois décennies les cultures urbaines. Mais dire qu'il existe une musique urbaine n'a pas de sens. Ah si, celui de catégoriser afin de contrôler et manipuler des statistiques. Tiens cette notion de contrôle n'est jamais très loin. Quoi qu'il en soit PNL, Lomepal, Petit Biscuit et Parcels sont les artistes DIY de ce classement, prouvant que l'indépendant peut être synonyme de gros succès. Bravo !

Toutes ces certifications de Diamant, de Double Platine ou d'Or vont certainement faire office de modèle. Mais dans une période aussi déroutante et incertaine, de tels classements ont-ils encore de la valeur ?

Il est plus évident de constater que les gouvernements français cumulent les mauvaises gestions. Comme un Dj qui brille par sa médiocrité, l'information se propage vite et les réseaux sociaux vont favoriser le buzz. Difficile donc de ne pas évoquer le Covid-19. Même si la médecine peut soigner, au même titre que la musique à des effets thérapeutiques, soyons prudents. Nous n'allons donc pas nous attarder sur le sujet car notre devoir est plutôt de vous éveiller musicalement ou encore de vous émanciper. Mais au vu de la propagation de ce virus et des décès grandissants, c'est inquiétant au plus haut point. Je ne peux donc m'empêcher de profiter de cet éditto pour m'exprimer un tantinet sur ce sujet. Navré si ça dérange, lisez bien car l'idée est positive. Ma volonté est de parler du bien, celui qui ne fait pas de bruit. Par exemple, quel média relate les faunes aquatiques utiles à l'écosystème qui réapparaissent ? Quid des individus qui commencent à prendre du recul face à cet effondrement, a priori inévitable... Ce confinement nous prive de libertés mais pas celle de penser. Alors prenons le temps de réfléchir quant à la finalité de la médecine, de l'art... de nos vies, en somme. Je souhaite que cette situation fasse évoluer les consciences. Par exemple le poste d'un chercheur en médecine n'a-t-il pas plus de valeur que celui d'un footballeur ou d'une star de la musique ? À l'exception de se faire gazer ou prendre quelques coups de matraques pendant les manifestations, pourquoi la Femme n'est-elle toujours pas l'égale de l'Homme ? Pourquoi la rentabilité nous mène-t-elle à la barbarie ? (...) Espérons que cette crise puisse faire changer les opinions puis, plus difficile, les comportements. Si nous devons nous battre, c'est pour un changement durable de notre façon de vivre en société. Alors je te remercie « petit » virus, car tu bouscules bien des habitudes. Tu es presque une aubaine, mais si tu m'écoutes évite de t'en prendre aux plus faibles. Merci de bien choisir tes cibles car tu peux être utile.

Pour conclure, peu importe votre genre musical de prédilection. Que vous soyez un débutant, un amateur éclairé ou un professionnel, profitez-en pour méditer et produire de l'art. Mais surtout privilégiez le confinement le temps de la pandémie. Soyez patients car cette crise peut être longue. Et si vous le pouvez, donnez un peu pour la recherche.

SOMMAIRE STAR WAX #54

- 03 - Édito || 05 - Ours || 07 - Shop'in
- 09 - Sneakers || 10 - Junkaz Lou
- 20 - Trax Retrowave R-1 test par ZicPlace
- 22 - Leopard DaVinci || 26 - Maxime Peron
- 32 - Mag Spencer || 36 - Karina Saakyan
- 40 - Pace Won || 44 - Mix Master Mike
- 48 - Sébastien Merlet & Christophe Geudin
- 56 - Focus Bongo Joe || 58 - Rare Wax
- 60 - Chroniques || 62 - Menu Best Of - Playlists

O'SISTERS



Sisters in soul, talented singers and artists community united, to share messages of love, empowerment, and positive vibration through music and art.



EP out now on Spotify, Itunes, bandcamp...



- **Rédacteur en chef & fondateur** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic
 - **Rédaction** : Vincent Caffiaux, Sabrina Bouzidi, Amine Bouziane, Rémi Foutel, Invisibl Journalist, Dj Ness, Coshmar - **Photographies** : Amine Bouziane, El Cosh..., DFRP, Bar Tosch Salmanski, Alexis Le Clerc, Kirill Pelevin, Dj Lezard... - **Ont participé** : Colette Aubert, L'Oreille Cassée, Dj Seep, Uriel du Sillon, E-Kyoz, Dj Claim, Nicolas Ossywa - **Couverture** : The Fat Badgers illustration par Raoul Paoli - **N°ISSN** : 1967-2160 - **Tirage** : disponible uniquement en version PDF pour cause de Covid-19 - **Edition** : depuis 2006 Star Wax est édité par l'association Compos-it 2000 - 2020 (C) - 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil-sous-Bois, France -

Follow us : starwaxmag.com



Stickers-Discount.com

imprimerie de stickers en ligne
depuis 2004

insistez un peu,
on pourrait presque venir les coller
à votre place !



Adidas Aloha Super
Mark Gonzales



Travis Scott x Nike SB Dunk



Kenzo Vans Old Skool Floral



Reebok x Awake NY



New Balance 992
Hommage à Steve Jobs



La Dior x Nike AJ1



Adidas Ozweego x Pusha T



Adidas Superstars 50th anniversary
Exclusivité Courir



JCourir Puma RS-X3 Puzzle

Cosmydor x Grems
crème régénérante C/1



Gadhouse wood
vinyl storage



Chaise
Ondaretta
Bai Sled



Clavier Lumi
par Rolé



Chaussettes Blue fabriquées
par Anonymous pour Jinji



Lunettes
Parasite Design Lab
Cybercap6



Sobari
capsules CBD
10 mg

Matelas flotteur K7
par Loteli



Oxbow chemise
Cotinta Deep Marine



Fjalraven Marlin
mosquito hat



Sac à dos
Chrome Barrage Cargo



Matelas flotteur K7
par Loteli



TÉMOIN DU MOUVEMENT HIP-HOP À PARTIR DES 80's, L'ENFANT DE GENNEVILLIERS EST, DEPUIS, DEVENU UN PRO ACTIF. PRÉSENT SUR PLUSIEURS FRONTS, JUNKAZ LOU EST SURTOUT RECONNU EN TANT QUE DJ-PRODUCTEUR. MAIS IL EST ÉGALEMENT PROLIFIQUE EN GRAFFITI. ET LORSQU'IL N'EST PAS EN STUDIO DERRIÈRE SA SP12, IL CODIRIGE LA MAISON JUNKADELIC MUSIC. ENFIN SON ADDICTION AU VINYLE LUI VAUT D'ÊTRE HIP-HOPOLOGUE. MAIS MALGRÉ UN RESPECTABLE PARCOURS, IL EST TROP PEU MÉDIATISÉ. ALORS LAISSONS DIFFUSER LA BONNE PAROLE DU DJ QUI NE FAIT PAS ASSEZ DE BRUIT.

Est-ce le graffiti qui t'a amené au Djing ?

Non, ce qui m'a amené au Djing, c'est le fait de regarder le clip déjanté d'Herbie Hancock, « Rock It », que je découvre dans l'émission « Les Enfants Du Rock », je crois en 1984, sur Antenne 2. La première chose qui m'a interpellé, c'est d'entendre des mouvements de bruits très rythmés, sans savoir ce que c'était. C'est quelques années plus tard que j'ai compris que c'étaient des scratches que j'entendais, réalisés par le Dj Grand Mixer DXT. Puis j'ai écouté énormément l'album de Tuff Crew où il y avait des scratches incisifs de Dj Too Tuff, le premier album du légendaire Dj Cash Money & Marvelous, la compile de Kool Dj Red Alert. En 1987, je commence à taguer les rues à la sortie des cours, à un tel point que je commence à être accro. Ensuite, début 90, je trainais chez un ami d'un quartier voisin qui avait des platines MK II Technics et une mixette Gemini MX2200, sur laquelle il mixait et scratchait. Moi j'étais juste présent en mode observateur total, jusqu'au jour où il m'a laissé essayer les platines. Evidemment j'ai fait n'importe quoi mais j'avais le sens du rythme pour passer d'un disque à l'autre. Pour le graffiti, j'ai commencé à faire des lettrages avec des couleurs, à la même période. Puis en 1993, j'ai réussi par avoir des platines MK II et une mixette Gemini DMC PMX-2 d'occasion, payée en plusieurs fois à un gros dealer de ma ville. Je m'entraînais souvent avec Dj Lord Chamy, tous en m'inspirant des scratches entendus dans les albums de rap.

As-tu essayé la danse et le Mcing ?

La danse oui, genre le smurf ou le uprock, dans les soirées hip-hop caillera. J'étais loin d'être le meilleur, mais ça m'amusait avec mes potes. Sinon le Mcing, comme tu dis, c'était juste pour imiter les freestyles des rappeurs de Radio Nova, dans l'émission Deenastyle avec Lionel D, R.I.P. (Lionel a été enterré le jeudi 12 mars 2020, la veille de cette interview, ndlr). Ce sont des bonnes disciplines d'amusement mais je n'étais pas super performant. Très vite, j'ai choisi d'être d'être Dj, toujours en restant un graffiti vandale, dans la rue.

Comment as-tu intégré les 90DBC ? Vous voyez-vous encore ?

J'ai intégré le crew début 2000, en sachant que je les connaisais depuis plus de quinze ans, surtout Bears, car on faisait partie du même crew les DKA.

C'est grâce à Neac, paix à son âme. Oui on se voit toujours, autour d'une peinture dans toutes ses formes ou dans les soirées dingues, interminables. Ça se croise entre la région parisienne et la Bretagne, la capitale de leur folie, où je participe de temps en temps.

Je suis allé à ta superbe expo, en février dernier, à la Défense. Pourquoi Hek et toi avez-vous choisi « Dualisme » ?

« Dualisme » car nos styles sont opposés, mais on coexiste. Hek est plus axé sur des portraits figuratifs très dark. Et moi, c'est très coloré, psychédélique, avec des lettrages ou des personnages que j'invente, parfois dans une folie abstraite. Sur cette expo, il y avaient certaines toiles réalisées ensemble, puisqu'on se complète. En effet ça fait plus de 25 ans qu'on peint ensemble, nous sommes des frères de peinture. Et pour chaque expo, on essaye de proposer des choses différentes de ce qui se fait dans le graffiti bobo des galeries d'art, sur Paris.

Pourquoi graffer sur du tissu en wax ?

Comme je le dis souvent, je suis un scientifique, qui expérimente. Je cherche de nouvelles matières à peindre. L'idée m'est venue simplement, grâce à mes parents africains, des Manjaks. C'est surtout ma mère qui s'habillait souvent en wax. J'ai imaginé du graffiti dessus. Puis, petit à petit, en essayant des peintures sur la wax, j'ai posé un lettrage, un junky perso, des freestyles abstraits. Et j'ai trouvé la bonne combinaison, celle qui me parle. Comme c'est un tissu d'origine coloniale, ça me permet d'intégrer ma vision d'Afropéen issu du graffiti, en exprimant mes origines africaines.

Si tu exposes en galerie c'est que, pour toi, le graffiti y a aussi sa place ?

Franchement, pour moi, l'un n'empêche pas l'autre. Le graffiti a sa place partout et sans limite, que ça soit dans la street, les trains ou les galeries. Evidemment, en restant soi-même, avec sa personnalité artistique, sans se prendre pour un autre en cherchant des idées sur Google images et se faire passer pour un magicien de l'art sans talent. Car dans ce cas, le résultat des courses, c'est de devenir un épicier sans fraîcheur, sans goût, qui n'a rien à faire là.

Quels sont les graffeurs qui t'inspirent ?

Oh la la !, il y en a plein. Bien sûr il y a les Américains des années 80, comme Dondi, Lee, Vulcan, Phase Two. En Europe, il y en a plein aussi, des gens comme Keag & Sore, Bears, Darco FBI, Babs, Shuck Two, le crew Love Letters, Mode 2, les BBC, Blu. J'admire leur travail. Y'en a trop pour les citer.

Parlons musique. Tu n'as pas lancé un mais deux labels, pourquoi ?

Le premier label c'était fin 1995, Phat Cratz Records. Je ne l'ai pas lancé seul mais avec Nator, Vivien, Larry Hutch et d'autres. Notre premier projet est sorti en 97. C'était le maxi « En attendant... » de La Malédiction Du Nord. L'aventure du label s'est arrêtée en 1999, suite des divergences internes, et surtout à cause de nombreuses condamnations initiées par la RATP et la Mairie de Paris, pour affichage sauvage et dégradations de biens publics durant la street promo du Lp « Les Raisons De La Colère ». Puis, en 2000, Junkadelic Zikmu est né, avec Nator & Shoët, le graphiste du label. Notre premier projet était le maxi « Le Pacte » de Sinistre. Depuis, nous continuons à sortir de la musique et ce, jusque mort s'en suive.

Peux-tu évoquer le discret Nator ?

Nator est l'œil du label. Il est coproducteur et coordinateur sur tous les projets de Junkadelic Music. C'est lui qui entame toutes les discussions avec les différents distributeurs, médias, artistes... On réfléchit ensemble sur des futurs projets, sur des visuels d'albums ou sur des choix de mixes parfois. Il est très discret, car c'est la meilleure manière pour ne pas le déranger dans son environnement.

Tu as fait plus d'une sortie avec le déjanté Kool Keith...

Kool Keith, je l'ai rencontré en 2002 à Eindhoven, aux Pays-Bas, avec Nator & Dj Marrtin, lors d'un de ses concerts, grâce aux débuts d'Internet 56K. Pour l'histoire, j'avais fait une mixtape cassette spécial Kool Keith qui s'intitulait « Space Tape ». Puis j'ai envoyé un exemplaire à KutMasta Kurt par courrier. Et, quelque mois plus tard, leur éditeur nous a contactés par mail en nous disant que Keith aimerait nous rencontrer en Hollande. Evidemment, au début, avec Nator, on a pensé que c'était un coup de vice de l'éditeur afin de nous réclamer des droits d'auteurs pour cette mixtape, mais non. Nous avons eu un bon feeling avec l'éditeur et on a décidé de partir à la rencontre du rappeur légendaire. Finalement c'était cool, on est resté en contact. Puis, un an après, il m'a proposé de faire deux remixes à l'occasion de la réédition de l'album « Game » de KHM. Nous avons réédité cet album et la « Space Tape » en version officielle, avec son accord. Depuis on a enchaîné les projets de folie, jusqu'à aujourd'hui.

Finalement, est-il vraiment perché ?

Non, il n'est pas perché tant que ça. Ce sont les gens qui abusent puisque, dans ses textes, il raconte des choses folles. Tout de suite, on le taxe de fou furieux mais c'est juste une expression artistique différente, comme le furent Blow Fly, Rick James, Georges Clinton ou les covers érotiques des albums d'Ohio Players. En fait, Kool Keith ce sont tout ces artistes funk-soul-psyché, en version hip-hop, avec son propre grain. Ça a donné des albums classiques qui sortent de l'ordinaire. Et il ne faut pas oublier que c'est l'inventeur de l'égo-trip dans le rap, qui a inspiré énormément les rappeurs. Quoi qu'il en soit, nous nous entendons bien, même quand il nous fait part de ses loufoqueries musicales. Ça permet de bien rigoler en travaillant.

« Wood Grain Panels » parle de quoi ? Et est-ce ton premier 7' ?

Ce titre, c'est du pur Kool Keith. Ça débute dans une voiture. À partir de là, il développe son imagination sur plein de choses parfois assez déjantées. Je conseille aux gens de regarder le clip. Tout est dit dans le visuel. Ce n'est pas le premier 7" inch du label. Mais celui-là est sorti en collaboration avec BeatSqueeze. Ce qui nous permet de travailler avec d'autres gens qu'on respecte. Il y a un remix d'Ugly Mac Beer & Mister Modo et c'est en édition limitée.



Parle-nous de Paperface...

Paperface est un Cairni ! J'ai découvert ses clips en animation grâce à ceux qu'il a fait pour Kool G Rap, Sean Price, Dave East où AZ. Comme j'ai accroché, on l'a contacté, puis on lui a fait écouter le titre de Kool Keith qu'il a aimé. À partir de là, on a négocié le prix de son taff puis on lui laissé exprimer son art sur le morceau. Et, au fur et à mesure, il nous a envoyé des idées de dessins d'animation. On a échangé nos avis. En deux mois ça c'est fait, c'est du travail sérieux.

As-tu d'avantage collaboré avec des Cairnis ou des Français ?

J'ai beaucoup plus collaboré avec des Français qu'avec les Cairnis, mais ça dépend des périodes. Dans l'ensemble, j'ai plus de connexions en France. Avec certains artistes d'ici, je les accompagne sur scène. Alors qu'avec les Cairnis c'est souvent uniquement de la production musicale. Les Cairnis, ils ont leur propre équipe, du Dj au backeur en passant par le tour-manager... Ce n'est pas le même investissement, pour ma part, à quelques exceptions. Parfois, ça m'arrive tout de même de les accompagner sur scène, quand ils viennent en Europe.

Le nord des Hauts-De-Seine a une longue histoire avec le rap

En tout cas, où j'ai grandi, à Gennevilliers, il y a surtout des Djs, des beatmakers et des producteurs comme Dj Lord Chamy, qui a énormément contribué à la réussite des compilations « Double Face », avec Dj Golfinger. Il y a aussi Dj Dimé, l'ancien Dj de Diam's. Ou Dj Skandal, qui a sorti des breakbeats, des compilations sur des samples originaux... Dj Mehdi, tout le monde connaît. Il y a le label Alariana, composé de trois producteurs gennevillois. Ce sont eux qui ont produit une grosse partie de la discographie de la Mafia K1fry : Ideal J, 113, Différent Teep, Kery James... Il y a également Nicko des Soulchildren alias Odaiba qui a produit pour Youssoupha, Flynt, Akhenaton ou la Scred Connexion. Dj Mlk Zoo, lui, a aussi bien produit pour des Cairnis que des Français. Dj Marrtin aussi vient de là. Parmi les Mcs il y a le groupe Sous-Scellé (P38 & Packt). Désormais de nouveaux jeunes arrivent. L'aventure continue.

Tu étais proche de Dj Mehdi. Avez-vous collaboré ensemble ?

Dj Mehdi, paix à son âme, est un pote d'enfance avec Dj Lord Chamy. On était souvent ensemble, avant Ideal J et l'âge d'or du rap français comme certains disent. À Gennevilliers, on traînait ensemble, ça parlait de hip-hop tout le temps. À l'époque nous n'étions pas beaucoup à écouter du rap, nous étions tout le temps montrés du doigt, comme des zulus. On nous disait que nous étions malades d'être accrochés à cette musique qui était, pour eux, un effet de mode qui allait disparaître rapidement. Mais ça ne nous a pas empêché d'y croire. Et la vie nous a donné raison. Plus tard, Dj Mehdi a prit de l'avance. Il avait un sampleur cloné, oui j'ai bien dit un sampleur cloné, sur quoi il produisait des instrus. Avant de passer à d'autres machines comme le S950. Mais c'était incroyable et magique, sa manière de trouver des samples et de les travailler car il avait aussi une bonne collection de disques. Je lui vendais des vinyles de rap. Une de mes folies, quand j'étais jeune, c'était de vider des magasins sur Paris, surtout les Fnac et Virgin. À cette époque, je n'avais pas de sampleur alors je le regardai faire. De temps en temps, il me demandait mon avis. En tout cas ça rigolait, ça charriait et ça débattait dur de dur. Puis sa rencontre avec Ideal J a été déterminante. On le soutenait. Quand on avait du temps, on se croisait. On a essayé de faire des petites choses musicales ensemble mais sans plus. Ce mec a fait évoluer le rap français, sans copier automatiquement les Américains, mais en créant son propre style. Il a été très innovant. Et il nous a sorti du délire Mobb Deep, qui influençait alors tous les rappeurs et compositeurs. Rien que pour ça, on peut le remercier.

Sinon, à part le rap, tu écoutes quoi comme musique ?

Plein de choses différentes. J'écoute de l'afrobeat récent comme le groupe Ikebe Shakedown. Du jazz anglais comme Alfa Mist. De l'électro comme Flume, The Blaze, Tame Impala, Cory Henry. Du jazz-funk aussi. Et des soundtracks de films. Je suis toujours en quête d'anciennes ou des nouvelles formes de musiques. Quand j'ai l'occasion, je fouine dans les brocantes. Ou parfois je récupère des disques chez des personnes qui s'en débarrassent. Quelque fois, je trouve des belles choses.

Achètes-tu encore des vinyles ?

Ah oui ! Je consomme toujours des vinyles, c'est forever ! Ça peut être des rééditions d'albums de grooves urbains remasterisés ou du rap, des nouveautés ou des projets instrumentaux. En plus, avec Internet, la consommation va vite. Faut faire attention car c'est dangereux pour le portefeuille. Sinon ma collection approche les dix mille vinyles et il y a de tout. Mais on en n'a jamais assez (rires).

Si tu devais remplacer tes platines Technics MKII, quel équipement utiliserais-tu ?

C'est tendu. Ça veut dire je ne pourrais pas écouter mes vinyles ou scratcher. C'est difficile mais je pense je m'occuperais avec des sampleurs comme l'ASR10, car c'est une très très bonne machine 16 bits, avec un bon grain pour faire des beats qui tabassent. Plus un synthé Prophet 5, je réaliserais des folies des plus psyché. Et un sommateur Neve 8816, pour avoir un bon son chaud et analogique. Je pourrais pousser plus loin. Mais je reste raisonnable avec le matos. Pour le moment, ça me va.

Comment composes-tu et utilises-tu systématiquement ta SP12 ?

Je n'ai pas de règles pour composer. Ça peut partir de la SP, d'un sample, d'une mélodie faite par mes soins ou d'une inspiration musicale. Parfois, je fais des recherches de sons dans les logiciels. Dès que je compose, je prends mon temps. Je ne suis pas une machine industrielle, comme les jeunes beatmakers qui produisent dix sons en une nuit. Ce n'est pas de la création, ce sont des boulangers uberisés qui veulent vite vendre leurs baguettes, toutes identiques. C'est du consommable, du jetable. Ils proposent leurs beats pour trente euros via les réseaux sociaux, ou ils les donnent. Et la cerise sur leur crâne, c'est qu'ils prétendent être d'excellents compositeurs. C'est rigolo comme vision... Bref, personnellement, je commence très souvent par le beat. Et, au fur et à mesure, je le change, en cours de route ou pas. J'aime attendre le lendemain pour les réécouter. Puis je décide d'approfondir de suite, ou de mettre de côté. Parfois, ça va directement à la poubelle.

Finalement tu es une sorte de Pete Rock à la française, avec une touche obscure ?

Oui et non, car Pete Rock ne modernise pas beaucoup ses musiques. Évidemment le son est efficace, mais ça se ressemble dans l'ensemble. Alors que moi j'expérimente un peu plus dans les arrangements et les structures. J'essaie de varier musicalement, comme 14KT ou Flying Lotus le font aujourd'hui. Eux, j'estime que c'est du haut niveau. Mais bon j'avance.

Beaucoup de producteurs ont du mal à décider quand un beat est fini. Comment sais-tu quand une production est prête ?

Ça dépend pour quel projet c'est destiné. S'il y a un artiste qui se pose dessus ou pas. Tout ça se fait au feeling. Puis, à un moment donné, il faut trancher. Et il faut aussi se confronter à des critiques extérieures, puis les accepter, afin de pouvoir avancer.

Dernièrement, tu as fait plusieurs résidences dont une avec Naïssam Jalal et son groupe, Al Akharen. Et une autre avec Billie Brelok à Montreuil. Peux-tu nous en parler ?

Les projets sont différents. Avec Al Akharen, c'est du hip-hop jazz oriental. J'envoie des samples de leur album avec mes platines et mes vinyles Dvs, tout en respectant les effets, les cuts, les structures musicales. En plus d'être accompagné d'un batteur, d'une bassiste, d'une flûtiste, d'un saxophoniste et d'un rappeur palestinien, c'est surtout pour nos live. Concernant Billie Brelok, la rappeuse, c'est une résidence autour d'une carte blanche sur la musique hip-hop latine qui s'intitule « Las 2 Lunas...Y No Se Cuantas Más ». Cette fois, je construis certains des beats, shakers et congas en amont. Puis je les balance avec mes vinyles Dvs en mode pass-pass, scratches pour qu'on joue tous ensemble (guitare, trompette, basse, cajon, voix.) Ce qui est important c'est d'être à l'écoute et d'être à l'affût des structures. Le 2 juillet, il y aura un concert à Mains d'œuvre, à St-Ouen. J'invite les gens à venir, c'est intéressant.

“ Ce n'est pas de la création, ce sont des boulangers uberisés...”

Finalement tu es plus souvent en studio ou sur scène avec des Mc's qu'en Dj set ?

Ça dépend car je suis un couteau suisse. Selon mon planning, j'essaie de m'organiser au mieux. Mais je préfère la scène, avec des groupes ou des rappeurs. Car le live c'est vivant et ça demande beaucoup de travail, des répétitions, avec tout le monde. Les Dj sets, j'accepte quand j'ai la liberté totale de mixer ce que je veux, sans qu'on me demande d'être un poste radio avec des musiques mainstream de merde qui ne me parlent pas. Je l'ai déjà fait mais c'est ultra-hypra nul, c'est même horrible. Il y a des moments où j'ai envie de développer ma musique dans mon coin, dans mon laboratoire. J'aime être dans mon studio comme un autiste, j'essaie de construire un live de mon projet instrumental, mais ça prend du temps. Après il faut se battre avec les programmeurs pour les convaincre. Mais le combat continue.

Fais-tu partie des anciens du hip-hop qui ont du mal avec le rap des années 2000 ?

Non, pas du tout. J'ai aimé l'invasion de la crunk, le développement du dirty south, les projets de MF Doom, les productions du label Swishahouse, les Dipset, Three Six Mafia, les albums de T.I., de The Clipse, Dave East même Travis Scott. Non, non, je n'ai aucun problème, je ne suis pas prisonnier du passé. Il y a du bon dans le rap des années 2000, il faut chercher au lieu de se plaindre ou d'être bloqué dans un frigo.

Tu fais aussi des conférences en binôme avec Somy King sur l'histoire du hip-hop. Peux-tu nous en parler et expliquer pourquoi Fela a influencé le hip-hop ?

Oui, avec Somy King, le conférencier hip-hopologue, nous présentons des conférences sur le hip-hop. Je suis aux platines, j'habille musicalement et j'interviens au micro, seulement sur la partie liée au vinyle et au sample. Pour le reste, c'est Somy qui apporte de la profondeur dans l'histoire du hip-hop, que beaucoup de gens ne connaissent pas. D'autant qu'il y a beaucoup de conférences hip-hop qui sont, soit erronées, soit sans profondeur car elles se basent simplement sur les faits divers sulfureux. J'ai l'impression que ça les fait fantasmer de retracer uniquement les grandes lignes. Mais, attention, nous ne nous prenons pas pour des propriétaires de cette culture. On est juste des acteurs qui avons vécu des moments culturels. Et on les partage avec nos connaissances. Concernant l'influence de Fela Kuti et de Tony Allen, elle intervient au niveau rythmique sur la funk-soul américaine des années 70. C'est ensuite qu'il y a une répercussion sur les sons hip-hop puisque des beatmakers ont samplé des éléments rythmiques comme des kicks, des snares...

À la mort de Fela en 97, Timbaland, Karriem Riggins, Pete Rock, JDilla ou The Roots se sont servis dans la discographie du roi de l'afrobeat. Et il a aussi inspiré les albums de certains rappeurs via les textes de Common. Jay Z & Will Smith ont investi dans une comédie musicale dédiée à Fela, à Broadway puis à Londres, en 2010.

Tu es également proche de la culture skate...

Je suis juste un amateur qui regarde la culture skate depuis tout jeune. Les boards, c'est grâce à Nator. Il est plus connaisseur que moi, il est connecté. Nos planches sont de très bonne qualité. Elles sont fabriquées aux USA, par un artisan et non par un industriel. Ce sont donc des éditions limitées. Les designs représentent le logo du label Junkadelic, les covers des albums de notre catalogue, des artwork inédits créés par des artistes tels que Zombie Yeti, Foz, Mode 2 ou moi-même. C'est une nouvelle vision qui est Junkadelic Skateboards.

Réserve-tu d'autres surprises ?

Oui mais si je le dis ce ne sera plus une surprise. Petit curieux va !

Sinon, cet été, tu pars où ?

Je ne sais pas mais j'ai des concerts...

Un dernier mot ?

Merci pour cette interview ! Suivez-nous sur nos réseaux sociaux et allez écouter notre conférence : « L'influence de l'Afrique sur le rap américain » via le SoundCloud de King Somy

“ Il y a du bon dans le rap des années 2000, il faut chercher au lieu de se plaindre ou d'être bloqué dans un frigo. ”





2013 / Photo par DFRP



2019 / Photo par Snic



TEST MATOS TRAX RETRO WAVE R-1

CES DERNIERS MOIS, DEUX VÉRITABLES OVNI SONT APPARUS. LE PREMIER EST ZICPLACE, UNE NOUVELLE ENTITÉ DEDÉE AU MATÉRIEL ET AUX INSTRUMENTS DE MUSIQUE NEUFS ET D'OCCASION, À QUELQUES MINUTES DU SIÈGE DE STAR WAX. C'EST RÉJOUISSANT CAR C'EST LA PREMIÈRE FOIS QU'UNE BOUTIQUE DE LA SORTE S'IMPLANTE EN PLEIN CŒUR DE MONTREUIL, DANS LE 93 ! LE SECOND EST UNE MACHINE POUR LES PASSIONNÉS DES SYNTHÉTISEURS ANALOGIQUES MONODIQUES (SEMI-MODULAIRES). LE TRAX RETROWAVE R-1 EST FABRIQUÉ À LA MAIN, EN QUANTITÉ LIMITÉE, SUR COMMANDE, AU ROYAUME-UNI, PAR TRAX CONTROLS. RENCONTRE CHEZ ZICPLACE AFIN DE TESTER CE HARDWARE AVEC ALEXIS.

Richard Rix, le fondateur de Trax Controls, est un fan invétéré de petits trains électriques, un ferroviariste ou un trainspotter en somme. Après une initiation à la synthèse analogique en modélisant ses premiers VCO pour recréer le son des trains électroniquement, Richard développe une certaine appétence pour la construction de modules analogiques et développe son premier synthé. Après plusieurs prototypes et tentatives, ses recherches aboutissent au Trax RetroWave R-1 et l'amène à sa commercialisation, début 2010. Cette bécane est de bon augure mais, parmi un marché déjà dense, le Trax RetroWave est-il le synthé monophonique idéal pour ne pas sonner comme les autres ?

Ce module au format desktop semble incassable dans son châssis ultra-robuste en métal. Les potards (assez gros et bien espacés) offrent un contrôle précis des différents paramètres. Et les sélecteurs en forme d'interrupteurs à levier garantissent une durabilité maximale. Les entrées et points de patch ont été positionnés sur la face arrière, pour libérer la face avant de tout câblage ou autres connexions (attention, pour les patches, toutes les fiches sont en 6,35mm). Ici, pas d'écran ni de sauvegarde de preset pour solliciter au maximum votre créativité et ainsi s'imaginer en Isao Tomita ou en Jean-Michel Jarre. Son look définitivement vintage, proche d'un Prophet de Sequential Circuits, a fière allure.

Parmi la multitude de synthés monophoniques existants ou ayant existé, le Trax RetroWave n'a rien à envier à ses nombreux homologues comme Moog, Korg, VCS-3 ou encore Arp. Il se distingue par sa singularité, sa simplicité, son grain et sa prise en main rapide. Doté d'un VCO (sélecteur d'ondes carré, rampe, triangle et sinus), de 2 LFO (ondes triangle et carré), d'un VCA/ADSR et d'un VCF bien puissant, ce véritable tank analogique offre une palette de sons incroyables permettant d'atteindre des contrées sonores encore jamais visitées. En sus, deux sub oscillateurs et un noise dans le VCF pour gonfler et salir vos sons. De la basse épaisse, ronde et percussive aux effets spéciaux en passant par des leads de l'espace et autres kicks, le R-1 ne sonne pas comme ses concurrents. Le versant semi-modulaire vous permettra de pimenter vos sons et d'aller encore plus loin dans vos créations. Contrôlable via MIDI, il s'intégrera parfaitement dans votre set up. À noter qu'il est possible de le faire tourner sans aucun contrôle en « stand alone ».

Autre point positif, son prix : 420€ neuf ! Quel autre concurrent pourrait se targuer d'un ratio qualité/prix aussi élevé ? Entièrement conçu et réalisé à la main, il faut compter un mois d'attente, après commande, pour être livré.

À la question Trax RetroWave est-il le synthé monophonique idéal pour ne pas sonner comme les autres ? Je dis oui avec certitude. En conclusion, voici ses points faibles et ses points forts. Ainsi que ses caractéristiques. Vivement conseillé, il est disponible et testable au shop Zicplace, à Montreuil (93), au Centre commercial Croix de Chavaux.

Points positifs

- Machine rare et très peu répandue.
- Son prix ultra-raisonnable pour cette qualité.
- Son étendue sonore unique.
- Sa robustesse.

Points négatifs

- Pas de Midi out ni Midi thru.
- Le pitch bend n'est pas pris en charge via Midi. Mais il en possède un en façade.

Caractéristiques :

- VCO logarithmique avec formes d'onde en carré, rampe, triangle et sinus ; possibilité de sculpter manuellement la forme d'onde carrée
- Accordage
- Pitch Bend
- Transposition sur +/- une octave
- Filtre passe-bas quatre pôles avec pente de 24 dB/octave avec modulations
- 2 LFO avec ondes en triangle et carré, contrôles de la fréquence et de la forme d'onde pour obtenir des rampes, dent de scie et impulsion...
- Sample and Hold
- Convertisseur MIDI vers CV avec sorties vitesse et gate 5 V, tension CV de 1V/octave, portamento/glide
- Générateur de bruit blanc
- VCA linéaire avec étage d'overdrive à diodes au germanium
- Enveloppe ADSR pour le VCF et le VCA, commutateur by-pass, de plage High et Low, fonction de répétition pilotée par le LFO 1
- 12 canaux MIDI avec commutateur rotatif
- Entrée et sortie audio sur jacks 6,35 mm
- Entrée MIDI DIN 5 fiches
- Entrées gate, CV pour le VCO, le VCA et le VCF, modulation de la largeur d'impulsion du VCO sur jacks 6,35 mm
- Sortie CV, gate et vitesse
- Alimentation DC 24 V incluse
- Dimensions et poids : 440 x 230 x 100 mm. Environ 2 kg.

CRÉATIF DANS L'ÂME, CYPRIEN STECK AKA LEOPARD DAVINCI EST LE MEMBRE FONDATEUR DES FAT BADGERS. SANS FRONTIÈRES MUSICALES, IL EST AUSSI PRODUCTEUR DE NOMBREUSES FORMATIONS DE LA SCÈNE STRASBOURGEOISE. TEL UN ARTISAN, IL RÉINVENTE LA FAÇON DE JOUER DU CLAVIER AU SEIN D'UN GROUPE. À CE TITRE, LE MACGYVER DES KEYTARS ÉVOQUE ICI SON APPROCHE CRÉATIVE VIA « SOUL TRAIN », LE PREMIER OPUS DES FUNKATEERS ALSACIENS.



“Ce qui m'intéresse beaucoup dans le beatmaking, c'est l'écoute globale de la musique, la recherche du son, de l'atmosphère...”

Comment est née ta passion pour les claviers ?

J'ai commencé la musique en apprenant le piano. Et, plus tard, je me suis passionné pour la production musicale, notamment funk et électro, des styles où les claviers sont très présents. Le clavier permet de visualiser les notes, des basses aux aigües, d'une manière très pratique, c'est pour ça que c'est un instrument privilégié par les compositeurs. Avec ce clavier de piano, on a inventé une variété incroyable de machines qui permettent d'englober énormément de facettes. Des mélodies, des basses, des rythmiques, des atmosphères, avec des sons acoustiques, électriques ou synthétiques. Ça permet des possibilités infinies.

Pourquoi customiser ta propre keytar ?

Au départ avec mon groupe, The Fat Badgers, je faisais juste des mashups de morceaux funk et de sons électro, puis on a fait de la place pour un bassiste, un guitariste et un batteur. Ça nous a pris pas mal de temps. Je me concentrais sur l'équilibre à trouver entre les productions et les instruments, sans chercher à jouer du clavier. Du coup, en live, je lançais juste les prods en appuyant sur la touche play. Avant le premier concert, je me suis dit que je n'aurais pas grand chose à faire pendant les morceaux et que ce serait bien que je trouve un truc facile à mettre en œuvre. Du coup j'ai pris un petit clavier pour faire quelques solos de temps en temps. Je me suis dit que ce serait fun d'avoir un clavier guitare et j'ai regardé sur Internet ce qui se faisait. J'ai essentiellement trouvé des contrôleurs Midi montés comme des guitares, qui coûtaient deux fois plus cher. Du coup j'ai pris un contrôleur Midi pas cher, j'ai mis une latte de mon lit pour faire un manche sur lequel j'ai accroché les mollettes de pitch et de modulation pour les avoir à la main gauche. J'ai déossé le tout, ai mis des couleurs pour le style et voilà.

T'es plutôt Ironing Board Sam ou George Duke ?

On m'a parlé d'Ironing Board Sam bien plus tard, genre « on dirait ton père ». Du coup je dirais plutôt George Duke !

Tu as également créé une keytar portable ?

C'est un support que j'accroche avec une ceinture, qui me permet de fixer des petits claviers et de me balader avec. Je prends une enceinte portable et une petite boîte à rythmes et je peux faire du funk n'importe où. Avec un clavier à gauche pour les basses et un à droite pour les accords, y'a déjà moyen de faire une rythmique complète.

Connais-tu l'origine de la keytar ?

Non, j'imagine que ça vient de la frustration du claviériste sur scène par rapport au guitariste. Ce n'est pas un instrument visuellement génial, notamment en concert, on ne voit pas forcément le clavier et les doigts, on dirait un peu qu'on fait des sushis derrière un plan de travail...

En live, tu utilises aussi des claviers analogiques. Quelles sont leurs particularités ?

J'utilise un Bass Station 2, c'est un monophonique qui est très bien pour faire des lignes de basses ou des arpeggiators. Et un Minilogue, qui est un petit polyphonique polyvalent, pour faire des accords. Les deux sont très pratiques à utiliser et à transporter. Et ce sont des claviers abordables. J'en ai chez moi qui sont plus complets et qui sonnent bien mieux, mais ils sont plus encombrants et précieux. Alors en live, je trouve que c'est un très bon compromis car ils offrent beaucoup de possibilités et un son satisfaisant pour ce que je fais. En plus, j'utilise un Nord Electro 3, qui n'est pas analogique, mais qui est très pratique pour avoir des sons d'orgue ou de piano électrique. Puis il pèse une dizaine de kilos, ce qui est n'est rien, comparé à un un Rhodes, un Wurlitzer ou un orgue Hammond.

Existe-t-il des émulateurs fidèles au son analogique ?

J'utilise les plug-ins de claviers « analogiques » Waves qui sont bien, notamment un clavier excellent. Et le synthé TyrellN6 de U-he qui est hyper complet et gratuit ! Après on peut faire de la musique super avec trois bouts de ficelle. L'important c'est ce qu'on joue et comment on l'intègre au reste de la musique. Ces émulateurs ont moins de caractère et de grain. Mais je peux partir en vacances avec mon ordi et un tout petit clavier maître, et composer des morceaux en entier, quitte à réenregistrer les parties plus tard sur des vrais claviers.

Le clavier de tes rêves ?

Pas besoin de clavier de rêve, ils sont tous hyper différents et la recherche est un des points passionnants. Le rêve, c'est d'en découvrir en permanence. Un truc énorme, super moderne, un vieux joujou d'Urss. Et puis je n'en aurai sûrement jamais. Du coup, chaque fois que je peux jouer sur un piano à queue ou un orgue Hammond avec sa cabine, ça fout des frissons.

Sinon en live tu superposes tes beats à ceux du batteur, viennent-ils des claviers ?

Je compose surtout les beats sur Ableton avec des samples et des boîtes à rythmes. Pour moi les boîtes à rythmes font partie du même délire que les claviers.

Ta vision du beatmaking ?

Ce qui m'intéresse beaucoup dans le beatmaking, c'est l'écoute globale de la musique, la recherche du son, de l'atmosphère, du groove, que beaucoup de musiciens spécialisés ne considèrent pas autant. Je parle de musique enregistrée ou produite. Souvent les beatmakers ne savent pas bien jouer d'un instrument et ça leur permet d'avoir une oreille détachée de la technique, et de penser la musique autrement, en cherchant plutôt des sons qui leur parlent, des rythmiques groovy, peu importe les notes et le rythme utilisés. Ce qui m'intéresse dans le beatmaking, c'est d'utiliser mes propres samples, puisque j'ai appris la musique et que je suis entouré d'excellents musiciens. Je compose beaucoup de musique que j'enregistre moi-même, et ensuite je m'amuse à la traiter comme un beatmaker qui utilise un sample. Ça peut partir dans tous les sens. C'est vraiment très stimulant.

Si tu n'étais pas aux claviers, de quel instrument jouerais-tu dans le groupe ?

Je ne me considère pas vraiment comme aux claviers, plutôt comme une espèce de tour de contrôle ou d'ambianneur, qui joue des claviers accessoirement. Je joue parfois de la trompette sur scène. En fait, je pense à la musique qu'on joue dans sa globalité. Et s'il manque quelque chose, je vois ce que je peux faire.

“J’enregistre des snares avec un rouleau à pâtisserie, des solos de tronçonneuse ou de fermeture éclair, des shakers frottés sur barbe... Pas de limite tant que c’est musical.”

Pourquoi avez-vous attendu huit ans pour sortir « Soul Train », le premier Lp de Fat Badgers ?

C'était un groupe de scène, avant tout, et on voulait jouer le plus possible. Faire un Lp, c'est un travail très long. Je produisais tout moi-même. Du coup, je préférais faire des 4 titres, de temps en temps, pour que ça ne prenne pas trop de temps et d'énergie. Et puis les concerts sont devenus plus fat, et on a eu envie de mieux les préparer et d'évoluer. On a senti que c'était le moment de prendre plus de temps pour creuser notre son. C'était le bon moment pour s'attaquer à un Lp, aux nouvelles directions qu'on voulait explorer.

Ça arrive souvent un concert des Fat Badgers à la gare SNCF de Strasbourg ?

Ah non. Mais grâce à l'Espace Django à Strasbourg, qui a organisé ce concert dans la gare, on a également joué dans le grand hall du musée d'art moderne. Avec des milliers de gens qui dansaient. Et on a quelques surprises en réserve. C'est vraiment fou de jouer dans des endroits comme ça, avec des gens qui viennent danser, déguisés dans une ambiance hyper-positive.



Sinon à Strasbourg la scène funk est-elle dynamique ?

Oui on a un super vivier de très bons musiciens et de lieux et associations qui se bougent. Ce que je trouve assez unique, c'est une camaraderie et une ambiance hyper bienveillante entre tous les styles de musique. On s'intéresse à plein de genres et tout le monde se connaît et se soutient, c'est vraiment important. De nos jours, la plupart des gens écoutent de tout. On est une bande de musiciens à avoir plein de projets dans plein de styles et à s'amuser à faire des ponts entre ces styles. Le public des soirées strasbourgeoises est habitué à ça. Il y a une vraie curiosité et une très bonne ambiance.

Le 10 juin prochain, vous jouerez pour la première fois au New Morning, à Paris. Préparez-vous un show spécial ?

L'album est sorti et on a plein de concerts cet été. Nous nous sommes donc remis au boulot pour avoir de nouveaux morceaux à jouer d'ici là. Mais avec la pandémie ce n'est plus certain que le concert puisse avoir lieu...

Il me semble l'avoir entendu sampler ta propre voix pour tes productions...

Je fais des trucs dans des styles très variés : rock, lo-fi, blues, hip-hop, techno, afrobeat, blues, disco, rockabilly ou cumbia... Et, franchement, il n'y a aucune limite. Pour les albums de Adam and the Madams, mon groupe pop-rock bricolé, j'enregistre des snares avec un rouleau à pâtisserie, des solos de tronçonneuse ou de fermeture éclair, des shakers frottés sur barbe... Pas de limite tant que c'est musical.

Pour revenir aux claviers, que penses-tu du Lumi de chez Rolé ?

Franchement je ne connaissais pas. Mais j'en commanderai un immédiatement quand il sortira !

À propos de modulaires, il y a une histoire plutôt fascinante, dans les années 70, entre Stevie Wonder et Malcolm Cecil...

C'est vraiment la rencontre des deux aspects de la musique que j'adore. Un génie musical de la composition et du clavier est allé chez les pionniers des nouveaux instruments et des nouveaux sons pour inventer de la musique à la fois créative, populaire et hyper-efficace. Beaucoup considéraient que c'était aussi important dans l'histoire des musiques enregistrées que les Beatles à Abbey Road.

Y a-t-il des claviéristes avec qui tu aimerais collaborer ?

Bien sûr. J'ai été très influencé par General Electric, et j'aime beaucoup Louis Cole. Mais, en vrai ce que je préférerais, ce serait de collaborer avec des producteurs et des beatmakers, dans plein de styles différents. Et faire des chansons avec des gens les plus différents possibles. Faire une chanson avec Jacques Dutronc !

Si je te dis Farfisa, tu réponds ?

Toilettes. J'en ai un dans mes toilettes.

Pour finir un keytar c'est féminin ou masculin ?

C'est anglais.

Et un clavier ?

Masculin.

Un dernier mot ?

Bulbe.

MAX IMIE PERON



“...le milieu de l'art contemporain est bien loin de celui de la musique.”

RÉÉDITER DES DISQUES OU TRAVAILLER DES ARTISTES EN DÉVELOPEMENT EST LE QUOTIDIEN DE MAXIME PERON, À LA TÊTE D'UNDERDOG RECORDS DEPUIS 15 ANS. TRIBEQA, THE BONGO HOP, DOWDELIN, THE BUTTSHAKERS, DAFUNIKS, JANKO NILOVIC OU FLOX, POUR NE CITER QU'EUX, REPRÉSENTENT LA DIVERSITÉ DE SON CATALOGUE. AFIN DE CÉLÉBRER CETTE DATE ANNIVERSAIRE, RETOUR SUR LE PASSÉ, LE PRÉSENT ET LE FUTUR DE CET INDÉPENDANT.

Avant de te lancer dans le business de la musique tu étais dans le secteur de l'art contemporain. Es-tu encore lié à ce milieu et que retiens-tu de cette période ?

Oui effectivement, j'ai obtenu une maîtrise d'histoire de l'art contemporain, sur un sujet pointu : l'identité catalane dans la peinture à travers une étude vexillologique, c'est à dire la représentation du drapeau catalan dans l'art contemporain (rires). Puis j'ai mis à profit quelques expériences au sein de grosses galeries parisiennes, je peignais en parallèle et j'ai pu exposer mes œuvres aussi. Par contre, très vite, la musique m'a rattrapé et j'ai monté le label avec un ami. Mon expérience dans l'art international s'est arrêtée et je n'ai pas gardé de liens. J'ai préféré prendre le parti de défendre de nouveaux artistes en musiques actuelles. Je dois avouer que le milieu de l'art contemporain est bien loin de celui de la musique. L'art n'est malheureusement pas ou plus au centre du propos et l'argent est un peu trop présent. L'art contemporain est devenu un placement spéculatif.

Quel a été le déclencheur d'Underdog Records ?

À la base c'est une blague potache de jeunes un peu trop alcoolisés. Un soir, j'étais avec des amis de La Fonction, un groupe de P-funk qui étaient parrainés par le « prince du funk français », monsieur Juan Rozoff. Laurent a dit : « Vas-y, on monte une boîte et on sort l'album de La Fonction. » C'est comme ça que l'on s'est retrouvés à la chambre de commerce à monter une Sarl, pour un seul album et sans rien y connaître. On a vite déchanté. Je précise qu'à l'époque j'étais à la fac et que le monde de la musique m'était totalement inconnu. Le label a donc sorti cet album. Puis a suivi une compilation : « La France Made In Funk » avec toutes les forces vives du funk hexagonal : Dood, La Fonction... Entre-temps, je suis rentré chez Mélodie et j'ai pu faire mes gammes, signer des artistes qui ont marché comme Flox, Tribeqa ou Fanga en afrobeat. Et l'aventure a bien grandi. Le truc drôle, c'est que quelques années après, on a sorti un album de Juan Rozoff, « Maison Rozoff ». La boucle était bouclée.

Justement, tu as fait tes classes chez Mélodie, une société dirigée par Gilbert Castro. Que restait-il, aujourd'hui, de cet apprentissage ?

J'ai eu en effet la chance de faire mes gammes chez Mélodie, société prestigieuse de distribution portée par Gilbert Castro, fondateur du mythique label Celluloid, en tant que télévendeur.

J'ai pu rencontrer des artistes prestigieux de la sono mondiale pronée par Bizot et Gilbert Castro. Je travaillais avec pas mal de labels distribués en musique du monde mais aussi en rock, groove. On travaillait aussi les artistes maison comme Kora Jazz Trio. Puis la crise du disque s'est faite plus pressante et Mélodie, pour diverses raisons, a dû faire sa mue et est devenue RSD : Rue Stendhal Diffusion, portée par Gilbert, Jacques Péron et une sacrée équipe. RSD était structuré en distributeur, avec de l'export, une attachée de presse, Laetitia Sourd, auprès de laquelle je me suis formé, et une force de vente. Perso j'étais un peu un couteau suisse : je m'occupais de la direction artistique, de la relève, du référencement et de la promo. C'était passionnant. C'est à ce moment que j'ai rencontré Flox, artiste fondateur du label, et Alain Mion de Cortex qui passait dans les bureaux et m'a permis de sortir « Inedit 79 », puis « Troupeau Bleu ». Mélodie et RSD m'ont appris le métier au sens large. J'ai occupé les postes-clés, ce qui m'a permis de bien comprendre les enjeux pour le label Underdog Records, de la production, à la distribution en passant par la diffusion. J'ai aussi pu fréquenter des producteurs mythiques.

Comment fonctionnes-tu pour choisir les artistes, toujours au coup cœur ou autrement ?

Vaste question ! C'est drôle mais je suis quelqu'un d'intuitif et souvent les choses arrivent par hasard. Le destin ? Par exemple pour Flox, qui est le premier artiste du label qui a fonctionné, et qui est toujours sur le label, c'est un Cd qui m'est arrivé par erreur. Je l'ai tout de suite ouvert, il a un peu traîné sur le bureau car la pochette ne m'attirait pas je pensais que c'était du métal. Mais à l'écoute j'ai eu un flash. Puis tout s'est enchaîné très vite. Et Flox continue de tourner, il prévoit d'ailleurs un nouvel album en fin d'année. En gros pas de canal unique : des fois je vais sur Bandcamp, un mail arrive via le formulaire du site ou via Facebook... Mais le plus souvent et régulièrement, c'est par le réseau. On est de plus en plus identifiés dans le groove, au sens large, et pas mal de gens pensent à nous. Le truc le plus drôle c'est que notre gros réseau est à Lyon (John Milk, Dowdelin, The Bongo Hop, The Buttshakers, Electric Mamba...) C'est arrivé un peu par hasard, alors que le label est basé en Normandie. Souvent je vois dans les médias : « Le label lyonnais... » : ça me fait sourire. On a d'ailleurs fait le concert de nos 15 ans à l'opéra de Lyon, comme un clin d'œil !

Laisses-tu carte blanche à tes artistes ?

En général oui ! J'aime laisser carte blanche sur la musique même si, des fois, je mets mon nez dans les édits pour les radios. La radio est tout de même un bon vecteur de diffusion pour nous, de Fip à Nova en pensant par Meuh, Radio France etc. Tout comme les playlists streaming. Souvent les artistes mettent des titres de côté, et parfois ce sont les titres les plus forts pour la diffusion. En gros ils estiment souvent que c'est trop simple. Mais parfois la simplicité et l'efficacité font du bien, ça sonne comme une évidence. Là où j'interviens le plus, c'est sur l'image, la diffusion, la communication. J'aime que mes artistes me surprennent et aillent au bout de leur création. David Kiledjian, de Dowdelin et Hila, ne cesse de me surprendre. Il est hors format, parfois trop en avance sur le son du moment. Mais il expérimente des choses incroyables.

Et les remixes ?

On a sorti pas mal de remixes. On a travaillé avec pas mal de gens : Chinese Man a remixé Dafuniks, Straybird a remixé Otis Stacks, Tom Fire a remixé Flox. On a même fait un album complet de remixes pour Tribeqa avec Blanka, Parrad, Lawkylz... Et là on vient de sortir un Ep de Dowdelin, avec des remixes de Patchworks puis d'Ate Trak (nouveau projet de Just Mike, producteur de Dafuniks et Otis Stacks, ndlr). Les remixes c'est surtout une histoire de rencontre, je n'aime pas trop l'aspect commande. Souvent le remix sert de faire-valoir, de prête-nom. Encore une fois l'artistique doit primer. On cherche d'ailleurs des idées de remixes pour The Bongo Hop ! À vos e-mails, surprenez-nous (rires). Ou on lance un concours ?

Peux-tu nous parler de Dowdelin ?

Dowdelin c'est une pépite. Dès la première écoute, j'ai eu un coup de cœur. Ça faisait longtemps que j'attendais de rencontrer un projet de musique actuelle chanté en créole antillais. Déjà parce que ma copine est de La Guadeloupe, que je connais bien l'île et parce que j'adore la culture musicale de ces îles. Que de fabuleux groupes ! C'est un trio composé de Gwen, David, Raph, entre électro, jazz, tradition et modernité et le tout chanté en créole martiniquais. Au début, on s'est pris des portes car le créole, bien que langue régionale française, n'est pas reconnu. Et puis, petit à petit, à force de pousser, de trouver des partenaires partout à travers le monde, le groupe a trouvé ses fans, et ce partout. On a tourné en France, en Angleterre, au Chili, en Italie, en Allemagne et ça ne cesse de se propager. On a un gros gros soutien du prestigieux festival Womad. On a même désormais un tourneur aux Usa, c'est dire. On prépare actuellement un nouvel album. Et on part cet été l'enregistrer aux Antilles, où le groupe se produira en festival. On va tenter de rencontrer des musiciens locaux pour garder l'âme antillaise et le côté percussif porté par Raph. Je suis très fier de défendre ce projet qui me tient à cœur. Et encore plus fier de voir le résultat, deux ans après les débuts.

Peux-tu nous parler de Hila ? Et pourquoi le Lp « 21 » ne contient qu'un morceau avec un Mc ?

Hila c'est l'autre pépite portée par le même beatmaker que Dowdelin et chef d'orchestre David Kiledjian, un autre Lyonnais. Comme on bossait bien sur Dowdelin, un jour David m'a envoyé Hila en disant : « J'ai fait ça à Los Angeles avec Artyom »... J'ai écouté et je me suis encore pris une tarte. Un projet entre jazz et électro, avec des sons et voix arméniennes de la période soviétique. Le brief peut faire peur, non ? David m'a expliqué qu'Artyom est un prestigieux joueur de violoncelle installé à L.A., et qu'il joue avec Kamasi Washington, Melody Gardot, Snoo... Ça été conçu en vingt-et-une nuits, lors d'un passage à Los Angeles, dans un centre arménien et en un unique concert. Le projet n'avait pas vocation à sortir mais, franchement, c'est notre rôle de sortir des ovnis comme ça, des choses inclassables et uniques. Surtout quand tu vois la pochette réalisée par Minas Haraj, un grand peintre de L.A. On retrouve aussi un musicien prestigieux, Miguel Atwood-Ferguson, de Warp, et un rappeur du nom de Jon Goode, au final seule voix de l'album. Comme ça n'était pas voué à sortir en disque, le projet a d'abord été conçu comme instrumental, ce qui explique qu'il n'y ait qu'un seul et unique featuring. Mais, je te rassure, il y aura un autre disque avec à mon avis des très très grands musiciens et chanteurs de L.A. Ça ne devrait pas être compliqué, au vu du carnet d'adresses de Artyom (rires). En tout cas on a envie de donner du relief. Et que ce projet se nourrisse de plus de collaborations. Ça va être très excitant ! on prévoit de partir à L.A. avec David en fin d'année. Un projet de voyage en Arménie est aussi prévu, pour retourner aux sources.

Un autre projet intéressant est celui du band Harlem Pop Trotters...

Depuis quelques temps, on a lancé un travail de rééditions de jazz-funk hexagonal. Ça avait commencé avec Cortex. Puis on a travaillé les rééditions du maestro Janko Nilovic dont « Pop Imp. », « Soul Imp. », « Chorus », « Funky Tramway », « Super America », en musique de librairie. On a fait un gros travail autour des masters puis des pochettes. Et comme on n'est jamais rassasiés, on s'est dit que l'on allait continuer. On s'est alors renseignés sur deux albums : « Locomotion » de Martial Solal et un autre disque culte de la librairie jazz funk française, du précieux Harlem Pop Trotters, que nous sortons pour le Disquaire Day 2020 en vinyle de couleur. Ce disque, sorti en 1975 sur le label Les Trièreaux, a été fait par Jean-Claude Pierric et François Rolland. C'est sans doute une pièce fondatrice du groove hexagonal, souvent présentée comme le Graal par les collectionneurs. On va continuer et renforcer notre deal avec Universal sur ces rééditions.

Sinon Tribeqa semble en stand-by, vrai ?

Alors oui et non. Tribeqa est un groupe à part dans le catalogue. Un groupe qui a construit sa carrière loin des réseaux sociaux, loin des sorties d'Eps.

Le groupe a son propre calendrier, loin des modes... Ils ne cessent pourtant de travailler. On les a d'ailleurs invités à nos quinze ans, en septembre dernier, pour le live FIP à l'opéra de Lyon. Tout le monde a pris une grosse claque. C'est une machine à groove entre afro, soul, jazz et électro. Joss, le leader, a vraiment révolutionné la façon de jouer du balafon, façon groove hip-hop avec quatre baguettes. On va sortir prochainement une nouvelle session live, filmée pour notre chaîne YouTube avec de nouveaux titres. Le groupe n'a jamais arrêté de tourner et les fans de la première heure répondent toujours présent.

Visuellement, comment fais-tu pour créer une identité forte ?

C'est le fruit d'une longue collaboration avec mon acolyte et ami Laurent Bando, de Résonne. C'est lui qui a pensé le logo, le site... Il est le maître des images et vient d'ailleurs de faire une refonte complète du site et de nos outils. J'adore son style et sa vision. Après je tente, comme tu l'as peut-être vu, de faire beaucoup de clips pour notre chaîne YouTube. Elle marche très très fort avec 112 000 abonnés. La vidéo, ça m'écoute vraiment et j'ai de plus en plus de projets liés à ça : animations, sessions live.

En 15 ans, combien de références as-tu sorti ? Et quel est l'album qui te tiens le plus à cœur ?

La question piège ! Si je dois en choisir un parmi la quarantaine de références, ça serait celui du cœur : Flox. C'est grâce à lui que le label s'est construit, on a grandi ensemble, et on est toujours là à pousser dans le même sens. Après, tu sais, toutes les sorties sont des coups de cœur, des rencontres, des moments forts de ma vie, même quand ça n'a pas marché.

As-tu prévu d'autres choses pour célébrer les 15 ans du label ?

Là on arrive sur la fin mais on a fait plusieurs dates à La Maroquinerie de Paris, au Kao de Lyon, pour la soirée Live FIP à l'opéra de Lyon.

“ toutes les sorties sont des coups de cœur, des rencontres, des moments forts de ma vie, même quand ça n'a pas marché.”

On a aussi réédité le premier album de Tribeqa, en double vinyle gatefold. Et l'album culte de Flox « The Words », qui n'était jamais sorti en vinyle. Enfin, là, on réédite le premier album de Dafuniks en double vinyle couleur, pour avril 2020. On a aussi repensé toute notre identité visuelle pour l'anniversaire. Je vous invite à visiter notre univers sur www.underdogrecords.fr

En 2016 Underdog est primé par la Sacem et devient lauréat du prix French VIP. De quoi s'agit-il ?

Quelle fierté, parce qu'en indé, rares sont les prix ! Le French Vip, c'est un prix qui vient valider et accompagner le travail de jeunes éditeurs, trois par session. On est accompagnés pendant un an par le Fcm, le Midem, la Sacem, le Bureau Export. Et on a la possibilité de présenter nos artistes sur les plus gros festivals. C'est très agréable de se voir soutenir par ses pairs et de voir que ton travail est apprécié par les professionnels de la filière.

Ce prix a apporté quoi au label ?

Une rigueur institutionnelle, un carnet d'adresses et une diffusion plus large. C'est aussi des moments de rencontre avec d'autres éditeurs qui ont une approche différente de la tienne.

Peux-tu nous parler de tes futures sorties. Comment as-tu repéré et rencontré Kolinga ?

Je vois que les nouvelles vont vite (sourire). Je suis en contact, depuis longtemps, avec un manager que j'apprécie beaucoup : Vianny. On devait faire d'autres projets ensemble et puis ça ne s'est pas fait. Alors, quand il m'a parlé de Kolinga j'ai tout de suite répondu présent. C'est un magnifique projet entre pop, soul et sonorités africaines. Kolinga s'est faite remarquer avec un titre en duo avec Gaël Faye. On va tout faire pour diffuser, le plus largement possible, la musique de cette jeune artiste. On a aussi le premier Ep de la talentueuse Meylo (afro soul), le single de Electric Mamba (afro), et la priorité du printemps, l'album de The Brooks.

Dis nous en plus concernant The Brooks ?

The Brooks, c'est la priorité de l'année. On a toujours sorti des groupes de soul sur le label comme The Buttshakers, John Milk, Otis Stacks. On aime vraiment ça. Alors quand le management québécois du groupe, lui-même Québécois, m'a rencontré sur Paris, je n'ai pu dire non. C'est un groupe de soul-funk puissant, porté par un grand monsieur de la soul nord-américaine, Alan Prater. Il a chanté et accompagné les plus grands. Le groupe est très connu là-bas et a déjà joué dans les plus gros festivals mondiaux (Montreux, Jazz à Montréal...). J'ai vraiment hâte de vous présenter l'album. Le groupe va vraiment avoir une diffusion mondiale et une très belle tournée hexagonale. Ça va groover !

En parallèle tu gères la société d'édition Mosame. En quoi ça consiste ?

C'est la société d'édition accolée à Underdog Records. Il y a bien sûr tous les groupes du label mais aussi d'autres projets que je soutiens plus sur la partie édition, diffusion et synchro. On trouve par exemple Framix, The Loire Valley Calypsos, Automatic City... On fait de plus en plus de placements en musique, à l'image, la synchro. Et Mosame est la structure qui porte cet effort avec des music supervisors, de par le monde. Comme on a un catalogue plutôt groove, on travaille énormément aux Usa. On a eu la chance de travailler pour NBC, des grosses marques US...

Quels sont les labels qui te fascinent ?

Il y en a quelques-uns, mais si je devais en choisir trois, ça serait Stones Throw pour leur curiosité et l'éclectisme, Daptone Records pour leur soul puissante. Et les Anglais de Tru Thoughts, que je suis depuis un bon moment.

Pour une personne qui désire lancer un label, quels conseils ?

Le meilleur conseil, pas de conseils. Chaque expérience est unique et on est tous plus ou moins autodidactes, donc l'expérience s'acquiert en faisant ses classes. Je ne connais pas de modèle pour monter un label, sauf peut-être de suivre ses envies et de croire en la musique que l'on signe. En tout cas il faut beaucoup de courage, de la passion et de la curiosité.

Tu as quitté Paris pour la province, pourquoi ?

Paris est une ville superbe, mais j'arrive à un âge où tu as besoin de te retrouver, de te ressourcer. J'ai grandi à la campagne et il me fallait cette bulle d'air. Un label c'est ouvert 24/24 et il faut parfois gérer des crises, des égos... Si en plus tu n'as pas un cadre qui te convient, tu peux vite te brûler les ailes. Paris est aussi vampirisant, dans le sens où tu rencontres beaucoup de gens dont l'inertie est contagieuse. Si tu es trop dans certains cercles, tu finis par perdre ta vision. Et tu valides le choix des autres, tu deviens un suiveur... Prendre de la distance, c'est le meilleur moyen de durer. Comme j'aime le dire souvent : « Etre dans le vent, c'est une ambition de feuille morte. » Donc vive le calme de la province !

Ce n'est pas difficile pour développer ton label ?

Pas du tout, je perds moins de temps dans les rendez-vous qui ne servent à rien. Mon stock est accolé à mon bureau et je peux prendre l'air entre deux dossiers. Là, au moment où je te réponds, je vois des arbres, des oiseaux... C'est vraiment encore mieux que ce que j'imaginais. La province ça vous gagne. L'autre aspect intéressant c'est la territorialité, je commence à travailler avec la région et le département pour développer le label et l'inscrire dans un territoire. Faire partie d'un territoire c'est très excitant nous qui travaillons souvent dans notre coin.

Sinon, c'est qui la vache à lait de la maison ?

Vache à lait ! C'est un clin d'œil à la Normandie (rires). J'ai la chance d'avoir pas mal d'artistes au même niveau. Je n'ai jamais eu de gros succès, de grosse locomotive. Par contre tous mes artistes marchent et trouvent leur audience. Le top 3 c'est Flox, Dafuniks et Otis Stacks. Et puis après un gros tir groupé.

Ne trouves-tu pas que la musique tourne en rond. Quelle nouvelle musique t'interpelle ?

Je suis bien d'accord ! mais c'est aussi de notre faute, je m'inclus dedans. On a connu une nostalgie dans la musique, du « C'était mieux avant ». Les rééditions amènent aussi ce côté réactionnaire light. On aime la nostalgie sur Underdog, les groupes qui prennent un côté vintage. Mais, pour chaque artiste qui s'inscrit dans une tradition, on tente de sortir un projet plus musique actuelle, plus novateur, la musique de demain. Ça a été Flox en son temps, puis Tribeqa en 2006. Et aujourd'hui c'est Dowdelin ou Hila... Il faut apporter sa pierre à l'édifice. Le mieux, c'est de se réapproprier le passé, le digérer. Et sur ce point, j'ai l'impression que les jeunes générations l'ont bien compris. Le meilleur est sans doute à venir ! Après il faut être clair : la vraie nouveauté, le vrai son novateur met plus de temps à convaincre. Comme tu le sais, en France on aime les cases, ranger dans un style, un mood. C'est drôle d'ailleurs. En France on galère sur Hila et on a un accueil énorme de gros médias en Angleterre, en Allemagne. Là-bas on nous dit que c'est du jazz. Ici on nous dit que ça n'est pas du jazz. Ça serait bien qu'en France on prenne plus de risques mais ça me semble compliqué. C'étaient les mêmes questions quand j'étais en histoire de l'art. Peut-on accoler un bâtiment moderne à de l'ancien. Regarde le bordel que ça a été la pyramide du Louvre. Aujourd'hui tout le monde applaudit mais le changement est plus long. C'est d'ailleurs pour ça que le label fait désormais plus de 50 % de son chiffre à l'export.

Achètes-tu souvent des vinyles ?

Oui assez souvent. Pendant un temps, j'ai acheté beaucoup sur des brocantes. Sinon j'achète des rééditions. Et depuis deux ans, je me suis dit que j'allais soutenir la scène actuelle. Les futurs classiques sont les nouveautés d'aujourd'hui. Je suis donc de plus en plus souvent sur HHV ou Bandcamp à acheter des nouveautés. Et il y en a des fabuleuses à écouter.

Certains disent que le marché du vinyle est en danger car l'une des deux usines mondiales d'acétates vient de brûler... Qu'en penses-tu ?

Je pense que c'est comme pour le coronavirus : on aime se faire peur. Depuis cet incendie j'ai continué à fabriquer sans souci et mes presseurs ne sont pas du tout inquiet car il existe d'autres procédés de fabrication. Ça fait l'article, du commentaire sur Internet, rien de plus. Je suis de nature plutôt optimiste, sans doute parce que j'apprends la notion de nuance, qui est vitale quand tu bosses dans l'industrie musicale où tout est fragile et sans cesse remis en question.

Pendant les longues semaines de grève, beaucoup de corps de métier ont été impliqués. Mais je trouve que les musiciens et les Djs ont été trop discrets. Est-ce parce qu'ils gagnent trop bien leurs vie ?

C'est compliqué tout ça. Le rôle de l'artiste, son statut dans la société. Tu as deux heures ? (rires). Tu sais quasi tous mes artistes sont intermittents et souvent précaires. C'est la passion qui les tient, donc ils sont attentifs à tout ce qui se passe. Et bien sûr ils ont pris position à titre personnel. Beaucoup d'entre eux étaient dans les manif. Après tu sais c'est très personnel. Certains ne sont pas politisés ou ont un autre avis. C'est la démocratie en somme. Et il faut respecter chaque position, même quand on est convaincu du contraire. Après, je te rassure, bien gagner sa vie quand tu es indé, ce n'est pas évident. Il arrive parfois qu'un de mes groupes ait une grosse synchro mais ça n'est pas une science, c'est comme gagner au loto. Combien de fois on m'a dit à propos de tel ou tel artiste : « Tu dois te gaver... » Les gens pensent que parce que tu as des médias et une tournée, tu gagnes beaucoup d'argent. L'éternel fantasme du revenu... On est des artisans passionnés. J'aime souvent dire qu'Underdog Records est une épicerie fine.

Tu as une connaissance certaine de la musique, pourquoi ne pas devenir selecta ou Dj ?

Le temps, le fameux temps ! Je mets beaucoup d'énergie sur la partie édition. J'ai développé un gros réseau de musique à l'image, et c'est un travail qui demande beaucoup de temps, chaque semaine et week-end. Par contre on travaille avec beaucoup de Djs ou selectas qui reçoivent nos bonnes ondes et les diffusent. On ne peut pas tout faire. J'ai, en parallèle, un nouveau projet qui me prend beaucoup de temps actuellement. Un projet qui rejoint l'idée de selecta. Promis, je t'en dirai plus dans quelques mois.

Un dernier mot ?

Clairement soyez curieux et fouinez dans les musiques actuelles. La collection de vinyles de demain se fait aujourd'hui. Perso, quand je vais fouiner dans les bacs, je regarde toujours ce que je ne connais pas, ce que je n'ai jamais vu en facing, en chronique, etc. C'est le meilleur moyen de rencontrer des pépites et l'inconnu. En faisant de la réédition, je me rends compte que certains diggers spéculent. J'étais super fier de rééditer « Super America », un disque rare de Janko Nilovic. Un hommage aux musiques noires et au cinéma américain. Au final les gens se précipitent sur « Soul Impression », qui a une valeur pécuniaire supérieure. Et je vois souvent des commandes de deux ou trois vinyles. Je sais pourquoi ils font ça. C'est navrant ! Le meilleur moyen d'être surpris et d'être prescripteur, c'est d'aller au-delà de la cote d'un disque ou d'un avis. Au final tu as peut-être raison, je devrais devenir Dj ! (rires).



“ Etre dans le vent, c'est une ambition de feuille morte.”



MAG SPENCER



MAG SPENCER, DJ ET PRODUCTEUR, MOITIÉ DU GROUPE L'EXÉCUTEUR DE HONG-KONG, POURSUIT DEPUIS UNE CARRIÈRE DANS LES MUSIQUES ÉLECTRONIQUES. AUTEUR D'UN EP SUR KARAT RECORDS, IL ÉVOLUE AUSSI DANS DISCOMATIN. UN COLLECTIF AVEC LEQUEL IL ENCHAÎNE LES SOIRÉES, FESTIVALS ET DES RÉÉDITIONS EN VINYLE. MAG SPENCER TRAVAILLE ACTUELLEMENT SUR UN ALBUM QUI DEVRAIT VOIR LE JOUR DICI-DÉBUT 2021 ET DONT L'OBJECTIF EST DE L'INSTALLER DÉFINITIVEMENT DANS LE SÉRAIL.

Tu commences par être batteur dans un groupe de funk puis tu passes au sampleur et à la production hip-hop avant d'embrayer dans la musique électronique. C'est éclectique comme parcours...

Je commence la musique au lycée. On est en 1992. On avait une émission de radio et j'avais déjà dans l'idée d'écouter pas mal de choses. On passait beaucoup de hip-hop, de house, de jungle, d'acid jazz. On était branché sur l'Angleterre autant que sur les États-Unis. On passait aussi du jazz. Naturellement, on a voulu devenir acteurs de ce milieu et devenir musiciens. Alors on a monté un groupe. Quand ce groupe s'est terminé, j'ai acheté un sampler et je me suis lancé corps et âme dans la production musique assistée par ordinateur avec un sampler. J'étais à fond dans le hip-hop et la trip-hop. Je bossais avec pas mal de rappeurs dans le cadre d'un collectif et on a été repérés par Time Bomb. Mais c'est resté sans suite. Un jour, un pote me dit : « Je kiffe ton travail et je connais un mec qui rappe. Je vais vous connecter. » Il s'avère que le mec avec qui il voulait me connecter, c'était l'Exé et ça a fonctionné direct. Aujourd'hui, je continue toujours à faire du son avec l'Exé. Puis il y a aussi ma carrière solo et Discomatin. Entre les projets et les rencontres, celles qui fonctionnent et celles qui avortent, on peut dire que le destin joue son rôle dans cette histoire.

Le groupe de funk pour lequel tu joues se fait remarquer par Bob Sinclar et la Yellow. Qu'est-ce que tu peux nous en dire ?

On répétait dans une cave. On a enregistré une démo avec quelques titres et nous démarchions. Il y avait le Café La Place à Bastille. Bastille était, à l'époque, le haut lieu des boutiques de vinyles et le centre névralgique pour la musique. Ce bar était un haut lieu de la scène funk, acid jazz. Bob Sinclar ne s'appelait pas encore ainsi et il évoluait sous un autre pseudo. Je crois que ça devait être Chris The French Kiss et Alain Ho, son binôme au sein de Yellow Production. On leur a donné la démo et ils ont aimé. Particulièrement un track. Ils sont venus nous voir en répétition avec Cutec B, qui a intégré notre groupe en tant que trompettiste. Et il a amené un pote à lui au saxophone. Ils nous ont encadrés et aidés un moment. On a enregistré un morceau en studio. Et puis finalement ils se sont tournés vers quelque chose de plus brésilien... Bonne expérience qui fut classée sans suite mais notre chanteuse et notre guitariste ont quand même participé à l'expérience Rhythmo Brazilic. Ils sont sur leur premier album.

Tes premières expériences discographiques se font avec L'Exécuteur de Hong Kong ?

Oui, c'est ça. À l'époque je bossais dans un restaurant à Étienne Marcel, et c'était juste à côté de "Chez Youri". J'étais toujours là-bas, j'étais un bon client mais un client lambda. Le gars de la boutique me voyait mais il ne me connaissait pas. Youri se retrouve à New York pour chiner des disques et il se connecte avec un pote à moi qui lui file des maquettes de l'Exécuteur de Hong-Kong. Il revient avec les morceaux et les passe dans sa boutique quand je passe. J'ai halluciné. De fil en aiguille, je lui présente l'Exé, le feeling est passé et on s'est retrouvé à squatter non-stop, là-bas. Youri produit notre premier Ep, en 2003, qui sort chez 2good. Et Nova nous suit. On a fait un autre disque puis un deuxième album et un troisième, avec un bon soutien de Nova et de la presse indépendante. Nous étions les mecs qui aimaient les BO de films, la library music et l'imagerie décalée. C'était simple et efficace. Un processus hyper naturel en fait.

Avec L'Exécuteur de Hong Kong, il y a un côté pastiche, celui de ne pas prendre au sérieux. Mais avec une certaine solennité... Es-tu d'accord ?

On s'est retrouvé avec L'Exécuteur sur la culture Goonies de la fin 70 et du début 80. Il y avait les films aux doublages français invraisemblables. On s'est toujours reconnu dans cette esthétique des films de Chuck Norris, Bud Spencer & Terrence Hill. L'esthétique fourraque nous a toujours fait marrée. Le côté mocassin, les westerns spaghettis, les séries B. Nous sommes de grands amateurs de Jean-Pierre Marielle aussi. Son côté nonchalant et bougon avec, en même tant, cette classe et une forme d'exubérance. L'Exé, c'est une traduction musicale de tous ces univers. L'Exécuteur de Hong Kong est un personnage à lui tout seul, avec une manière particulière de raconter ses histoires avec flamboyance, même lorsqu'il y a un côté crasse. C'est une certaine idée de la classe.

En solo, lorsque tu es Mag Spencer, qu'est-ce qui te définit musicalement ?

J'ai commencé par être batteur puis beatmaker dans le hip-hop avant de me mettre à composer en solo. De l'autre côté, j'ai toujours aimé mixer et bosser en club en mixant de la house, de la disco, new wave, italo, electro et j'en passe. Musicalement, j'aime énormément de choses et ça s'en ressent dans ma musique. J'aime beaucoup la fin des seventies et les eighties. La manière dont sonnent les synthés. On retrouve cette idée dans ma musique. J'aime le New York chaotique qui a fait émerger énormément de scènes, d'esthétiques, de sonorités où les choses se télescopent entre new wave, hip-hop, funk, disco, punk, no wave. Il y a aussi la production cinématographique où la musique prend tout son sens. Je pense à « Wolfen », « Taxi Driver », « The Warriors », « Drive Killer », « Wildstyle », « Cruising », « Permanent Vacation » pour en citer quelques uns. Sinon la liste serait trop longue. Dans ma manière de concevoir ma musique, il y a toujours cette idée de quelque chose de dark, même sur des productions plus enjouées.

Comment se fait la rencontre avec Karat Records ?

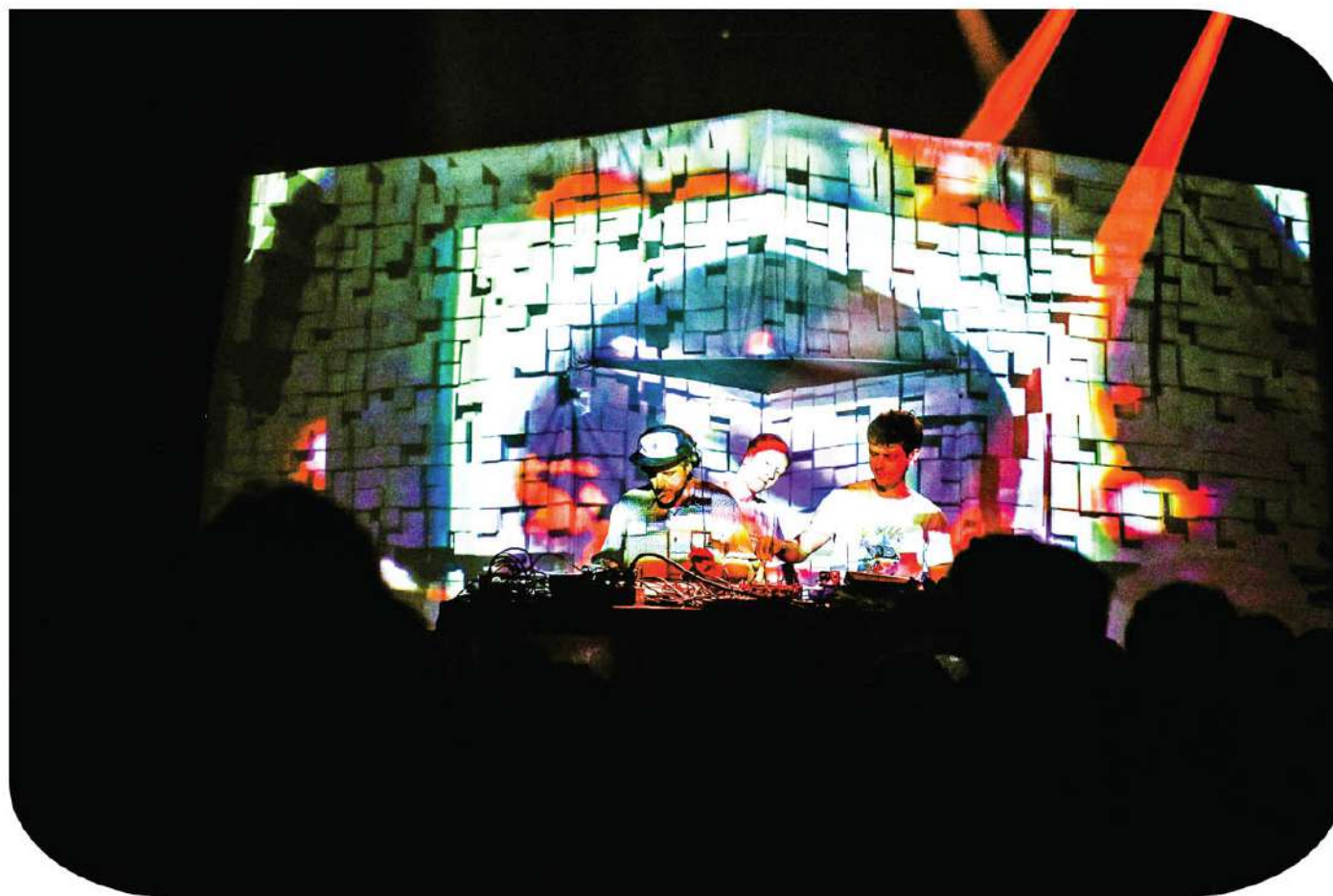
J'ai envoyé des morceaux à Alex, le boss du label. C'est une bonne peinture niveau son. En même tant, il est très éclectique et ouvert sur pas mal de styles. Il a kiffé et il m'a proposé de faire un maxi sur son label. J'ai dit oui sans même avoir à démarcher. Ça s'est fait naturellement et je n'ai pas cherché à aller voir d'autres labels. Il y a eu de belles retombées puisque j'ai tourné. Et fait pas mal de soirées. C'est comme ça que j'ai rencontré Maxence et que Discomatin s'est monté.

Justement, c'est quoi le concept de Discomatin ?

Discomatin est un label de rééditions vinyles de french boogie constitué de Saint-James, Theo Top, Jim Irie et moi-même. Ces sorties nous permettent de faire des soirées qui prolongent l'idée des sorties. Dans ces soirées, c'est l'occasion de tester nos fresh digging disco, funk, afro, zouk, italo, etc. L'idée de Discomatin, c'était de changer la perception des afters dark qui étaient, il y a cinq ans, très électro à Paris. On a commencé à trente personnes, sans prétention, vraiment pour le fun, avec des sets à base de fleurs, de fruits et de disco. Puis ça a grossi. On a monté le label dans la foulée et on a eu l'occasion de tourner et de faire de belles soirées, des afters puis d'enchaîner les festivals. Aujourd'hui, on s'apprête à sortir un magnifique Ep, c'est le septième. « Laying on the Sofa » d'Isabelle Antena, chanteuse française avec une voix chaude à la Sade, avec un son très soul à l'anglaise, qui fut produit à l'époque par Mr Marc Moulin et Marc Kamins.

Ton pire et meilleur souvenir de date ?

Jouer en pleine canicule sous une tente par 40°C devant quelques pèlerins, pendant trois heures, à fondre avec nos vinyles. Ca, c'est pour le pire. Pour le meilleur, j'arrive après Zadig qui balance de la grosse tech à 5 h 55 dans un gros festival. J'arrive avec mon set disco. Je viens de m'être réveillé pour enchaîner le set et je me suis lâché dans l'arène. Le contraste est pas mal. Tu passes du lit à une grosse scène, d'une grosse tech au disco. Je garde un souvenir intense et amusé de cette date. Grosse fête et beaux souvenirs.



KARINA SAAKYAN EST UNE DJ EN PROVENANCE DE BELGOROD, SA VILLE NATALE SITUÉE EN RUSSIE, A LA FRONTIÈRE DE L'UKRAINE. ELLE FAIT PARTIE DES PREMIERS PROMOTEURS, NOTAMMENT EN ORGANISANT LES SOIRÉES « METKO ». RECONNUE POUR SES SETS ÉCLECTIQUES ENTRE TECHNO, ACID ET HOUSE, CETTE DERNIÈRE PARCOURT RÉGULIÈREMENT LES CLUBS ET FESTIVALS D'UKRAINE, DE RUSSIE, D'ISRAËL, DE GÉORGIE ET D'ARMÉNIE. REVENUE TOUT JUSTE DU FESTIVAL EPISODE AU VIETNAM, ELLE NOUS PARLE DES PRINCIPAUX PIONNIERS DE LA SCÈNE ÉLECTRONIQUE DE L'EST AU TRAVERS DE SON PARCOURS.

Selon toi, qui sont les pionniers ?

Les artistes pionniers sont considérés comme les premières personnes à ouvrir la voie pour la création. Les pionniers sont ceux qui n'ont pas peur de prendre des risques et qui croient en ce qu'ils font. Ceux que je considère comme des artistes pionniers sont Robert Hood, Jeff Mills, Juan Atkins, Larry Heard... Et je pourrais en citer bien d'autres. Concernant la scène russe old school, ceux qui me viennent à l'esprit sont Ivan Salmakov, Alexey Haas, Lena Popova et la liste est longue. Leurs noms sont directement liés aux premières raves comme les soirées Gagarin au pavillon Cosmos du parc VDNKh à Moscou en 1991, le légendaire squat Fontanka 145 et le premier club techno Tunnel (ouvert en 1993, ndlr) à Saint-Petersbourg, où la culture underground a été créée et où l'histoire des raves en Russie a débuté. J'ai rencontré Lena Popova, Alexey Haas et d'autres pionniers au festival KaZantip en 2002, en Crimée. Ça a été mon tout premier festival. Il a changé ma vie. J'ai commencé le Djing dans les années 2000. Au début, lorsqu'on jouait, nous avions tous 10 à 15 Cds. Et sur chaque Cd, on écrivait qui avait produit ce track ou un autre. Nous cherchions des spots ou des zones industrielles pour nos premières raves et notre enthousiasme n'avait pas de frontières. Cela remonte à la fin des années 90. A Belgorod, la culture musicale électronique était quasi inexistante et nous étions les premiers à développer cette industrie. Nous avons organisé différents types de soirées et des open airs dans tous les endroits improbables et possibles. Nous voulions élargir l'horizon musical et montrer à notre ville qu'il existe un tout autre genre de musique. Pratiquement, toute la jeunesse de Belgorod y était présente. En 2004, on a décidé d'arrêter nos soirées et le projet a pris fin. C'est à ce moment-là que j'ai commencé une carrière solo, jusqu'à maintenant.

Tes principales influences ?

Sade, Freddie Mercury et Dj Stingray sont des génies. Ils m'ont inspirée et largement influencée. J'aime essentiellement les soirées avec de la bonne musique, où je ressens des sentiments d'unité entre les gens. J'aime Tel-Aviv avec tous ses mouvements, rues, bruits, clubs, bars, habitants. Cette ville me nourrit émotionnellement. Je peux passer des heures à la parcourir. Et mes amis m'inspirent beaucoup aussi.

Tu mixes souvent en Israël. Peux-tu nous en dire plus ?

Mon club favori à Tel-Aviv est le Club Alphabet. Comme m'a dit un de mes amis, c'est le meilleur spot pour les ravers. Absolument ! J'aime beaucoup Pergamon à Jérusalem, l'équipe du club et le son sont incroyables. C'est toujours magique de jouer dans ce club. Le Kabareet, à Haïfa, est aussi un super club. Le Romano à Tel-Aviv est parfait pour un public pointu et le système son est très bon. La légendaire Pacotek, une organisation fondée par Anna Haleta, est à citer. Nous nous encourageons depuis très longtemps, Anna et moi. Cela fait presque 16 ans que Pacotek invite pour la première fois en Israël les meilleurs artistes internationaux. Les soirées queer par Pag Tel Aviv sont à expérimenter. Mesivo, un nouveau label, très connu en Ukraine et ailleurs, organise des soirées underground pour un public confirmé. Et évidemment, The Block (club classé dans le top 5 des meilleurs systèmes son au monde, ndlr) est à visiter absolument.

Pour toi que signifie l'underground ?

La première chose qui me vient à l'esprit est la résistance. L'underground n'est pas pour toutes les oreilles. C'est aussi une idée et un enthousiasme. Mes labels favoris sont Underground Resistance, Metroplex, Killekill, Touchin' Bass, Progressive Future. J'affectionne Veselka, une organisation dont les soirées sont les plus ouvertes d'esprit. C'est le projet de Stanislav Tweeman, Dj et promoteur ukrainien. D'ailleurs lui et son équipe ont récemment ouvert un nouveau club à Kiev, le Crest. Il y a aussi le plus ancien et légendaire Zhivot à Kharkiv, en Ukraine. Ils ont récemment fêté leurs 21 ans. Je me souviens, au début des années 2000, je commençais à raver dans ce club et ça a été mon premier gig d'ailleurs. Ce club n'a pas changé, toujours les mêmes murs qu'au début, de belles personnes et un bon système son. De vraies raves à chaque fois que j'y vais !

**KARINA
SAAKYAN**

**“J'aime essentiellement
les soirées où je ressens
des sentiments d'unité
entre les gens.”**



Quelles Djs t'ont récemment mis une claque ?

Kim Ann Foxman, Tama Sumo, Steffi, Virginia. Quand j'ai commencé le Djing, c'était Marusha et Miss Kittin. Il y a aussi mon amie Anna Haleta qui est très pointue dans sa sélection. Elle a beaucoup organisé et elle est considérée comme pionnière de cette scène. D'ailleurs je l'ai connue lors d'une de ses soirées. Lena Popova m'avait appelée pour me dire qu'en Israël, ils avaient supprimé l'obligation des visas pour les Russes. Elle avait un gig pour une soirée Pakotek, à Tel-Aviv. Du coup je l'ai accompagnée. Et c'est là que j'ai rencontré Anna Haleta. Nous nous sommes tout de suite liées d'amitié.

Pour toi, quels sont les producteurs techno représentatifs de l'Europe de l'Est ?

Ta question n'est pas simple. C'est difficile de mentionner... Il existe énormément d'artistes talentueux en Russie. Mais pour moi, un bon exemple est Poima, un duo fondé par Alexander Lestyukhin et Sema Caspian, deux musiciens et Djs du sud de la Russie qui font du live. Ils sont également connus car ils étaient les propriétaires du club Rabitza dans le passé et font partie de Mutabor aujourd'hui. Il y a aussi Unbalance de Omsk, Vladimir Dubyshkin de Tambov, Spekulant d'Ukraine, fondé par Alex Savage et Konstantin Lobanov. Mais c'est bien plus que de la techno.

Quelles sont les expériences à mener en Russie ?

Je pense qu'en Russie, malgré de nombreuses difficultés, tout se développe bien et prend de l'ampleur. De nouveaux artistes apparaissent et il existe aujourd'hui des organisations sérieuses, proposant des événements avec des plateaux internationaux. Quant au rôle majeur de Moscou dans le soutien de la scène, l'équipe de Slowdance est très sélective dans l'organisation de festivals et élargit de plus en plus ses propres frontières. Il y a Rabitza et Amal17, comme cité précédemment. Ces deux organismes puissants se sont récemment associés pour lancer le projet Mutabor. Ce n'est pas un club, mais un espace d'art. En plus des raves organisées, il y a des line up impressionnants, des performances à tomber par terre, des shows de lumière et des scénographies à couper le souffle. C'est énorme. Je cite également le légendaire Club Propaganda, qui a célébré ses 20 ans et qui propose chaque vendredi ses soirées « warehouse ». System 08 organise de longues et grosses soirées au Gazgolder et propose des line up avec des artistes de très grande envergure. Monasterio a invité plus de 100 artistes à Moscou tels que Robert Hood, Dax J, Regis, Tommy Four Seven... À Saint-Petersbourg, il y a M_Division, connu pour ses événements techno à grande échelle et ses files d'attente incroyables. Je suis aussi les activités des promoteurs en provenance de Kazan : BNF et Private Sound. J'adore ces gars. Il faut connaître également le crew d'Ijevsk : Any Body Can Dance. En Sibérie, il y a aussi un mouvement : Last Man Dancing à Barnaoul, ZOV à Tomsk et Siberia Sound System de Novossibirsk. Les gars s'investissent beaucoup. Et puis, en Géorgie je citerais le Mtkvartze à Tbilisi.

Quels sont les privilèges d'être Dj ?

Beaucoup de voyages. Les soirées peuvent être organisées dans des endroits incroyables où tu ne peux jamais te sentir seul. Tout cela s'accompagne de rencontres de gens merveilleux, dans la plupart des cas. Tu peux toujours découvrir de la nouveauté et ressentir de nouvelles émotions. Jouer dans différentes villes et pays, il t'est possible de t'imprégner de la culture, découvrir la gastronomie et la mentalité de ces endroits.

Si tu pouvais te téléporter, quelle période choisirais-tu ?

Certainement les années 70 et 80. Quand tout le monde est devenu fou à propos du Paradise Garage ou du Studio 54. Mais, à vrai dire, je suis heureuse de vivre ici et aujourd'hui. Surtout que je me rends compte que je vis auprès de gens incroyables et talentueux qui m'entourent chaque jour.

La techno en trois mots.

Énergie, adrénaline et Detroit.

“ Je pense qu'en Russie, malgré de nombreuses difficultés, tout se développe bien et prend de l'ampleur. ”



PACE WON

PACE WON, MEMBRE ÉMINENT DU GROUPE OUTSIDAZ, JALONNE L'HISTOIRE DU RAP DEPUIS 30 ANS. FIGURE DE PROUE DE L'UNDERGROUND, IL DÉBUTE PAR UNE APPARITION SUR LE MORCEAU « COWBOYS » DES FUGEEES. IL SE CONNECTE AVEC EMINEM QUI INTÈGRE OUTSIDAZ, AVANT DE RENCONTRER DRE. PACE WON SERA DE LA TOURNÉE « THE SLIM SHADY », AVANT D'APPARAÎTRE SUR L'ALBUM ÉPONYME. ON LE RETROUVE ENSUITE SUR « MALPRACTICE », LE DISQUE DE REDMAN, OU ENCORE SUR DEUX MORCEAUX DE L'ALBUM « CHARANGO » DE MORCHEEBA. APRÈS « WON » ET PLÉTHORE DE DISQUES, NOTAMMENT AVEC MR GREEN, IL REVIENT AVEC UN NOUVEL LP QUI SORT DU REGISTRE BOOM-BAP. IL S'AVENTURE AUSSI BIEN DANS LA TRAP QUE DANS LA BASS MUSIC, SANS RENONCER AUX SONORITÉS ORGANIQUES DU JAZZ, DE LA SOUL ET DU DIGGING.

Quel fut ton premier contact avec la musique et comment s'est fait le lien avec Young Zee ?

Je suis né et j'ai passé mes premières années à Brooklyn. Puis ma famille est retournée à Newark. J'avais 4 ans. Aujourd'hui, je vis toujours à Newark. Mon enfance était cool. Je jouais au baseball et aux jeux vidéo, sur Atari, Nintendo et Sega. Mon père avait une belle collection de disques. Il nous jouait James Brown, Stevie Wonder et Michael Jackson... C'était un très bon Dj. Il n'était pas professionnel, mais c'était tout comme. Petit, déjà, j'étais sensible à la musique qu'il nous faisait découvrir. On écoutait aussi bien de la soul que du jazz ou du reggae. Avant lui, aucun membre de la famille n'était dans la musique. J'ai commencé par écouter UTFO, Run DMC, Roxanne Shanté, Slick Rick, BDP, Grandmaster Flash and The Furious Five, The Sugarhill Gang, Doug E. Fresh... Tous m'ont influencé. Mais le truc qui m'a mobilisé, c'est « La Di Da Di » de Doug E. Fresh et Slick Rick ; je devais avoir douze ans. On écoutait déjà du rap avec mes frères. Mais, après ce morceau, je n'avais qu'une envie, c'était de monter sur scène et prendre un micro. J'ai compris que ce n'était pas aussi simple que cela. Mais j'ai travaillé. D.U. habitait dans le même coin que moi. Et dès que nous nous sommes côtoyés, nous sommes devenus amis.

Et à propos de PNS ?

Nous avons formé le groupe PNS, qui incluait aussi un pote à nous du nom de Jihad. Ce fut mon premier groupe. J'ai rencontré Young Zee lors du réveillon du 31 décembre 1991. Je marchais sur Webster Street, à Irvington. J'avais aperçu un pote que je connaissais du studio MadMan, dans lequel j'enregistrais et qui était tenu par A-Form. Il me demanda de me joindre à un cypher. Et Young Zee participa, lui aussi, à cet événement. D.U. et moi avons donc participé et lorsque Zee a rappé, j'ai tout de suite accroché à son style. Il me rappelait le mien, par certains aspects.

Nous nous sommes serrés la main ce soir-là, mais nous n'avons échangé nos numéros de téléphone que plus tard, lorsque nous nous sommes croisés à nouveau au studio de mon pote A-Form, au sein duquel Young Zee avait aussi l'habitude d'enregistrer. Nous avons participé à un autre cypher avant de décider de bosser ensemble. Peu après, nous avons monté Outsidad.

Comment se sont agrégés les autres membres du groupe ?

D.U. et Young Zee ont rencontré Rah Digga et sa partenaire de rime, Cachia, dans le bus. Elles évoluaient en groupe. Rah Digga a rejoint Outsidad après cette rencontre. Slangton était mon colocataire, pendant les quatre années de faculté. Il nous a rejoints rapidement avec son pote Lone. Ils rapaient ensemble. Yah Lover est le frère de Young Zee. Il évoluait dans notre cercle et il a naturellement intégré le groupe. Az Izz était un pote de Yah et c'est ainsi qu'il nous a rejoints. Quant à Axe, il est arrivé un peu après. Nous étions ensemble, dans l'équipe de baseball, quand nous étions mômes. Nous avons rencontré The Fugees dans un studio monté par Kool & The Gang, à West Orange. Young Zee était déjà signé sur le label de Jimmy Jam et Terry Lewis, qui s'appelaient Perspective Records. Young Zee avait joué avec le groupe et lorsqu'ils sont revenus de tournée, mon manager de l'époque, Guy Lonchamp, a booké une session dans ce studio où The Fugees avaient leurs habitudes. Pour l'anecdote, Akon était l'ingénieur du son. Après cette session, Wyclef m'a dit qu'il souhaitait nous avoir sur « The Score ». C'est comme ça que nous sommes apparus sur le morceau « Cowboys ». Young Zee et Lauryn Hill ont également fait un album ensemble : « Stay Gold », qui a été enregistré peu après la sortie de « The Score ».

Ce fut une opportunité...

Nous n'avons été payés pour notre participation sur le morceau « Cowboys » que des années après. Mais je n'ai jamais eu de ressentiment à cause de cela. L'opportunité était telle qu'elle nous a ouvert des portes. Rah Digga a signé chez Elektra et j'ai signé chez Ruffhouse. Au-delà de nos carrières, nous voulions qu'Outsidaz devienne un super groupe. Nous avons intégré Bizarre et Eminem, qui évoluaient au sein de D12. Il y avait une grosse émulation. Eminem a rapidement signé chez Aftermath. J'ai signé chez Columbia-Sony via le label Ruffhouse. Et Young Zee s'est libéré de son contrat avec Perspective Records et A&M. Il y avait cette battle qui opposait Young Zee à Blaze. Cela nous a permis de signer en tant que groupe sur le label Ruffhouse. Redman et Method Man étaient de vrais supporters du groupe et ils nous ont aidés en nous emmenant en tournée. Nous les avons invités à notre tour sur un de nos morceaux. Rah Digga a eu la carrière que nous lui connaissons et elle a intégré le Flipmode Squad. Mais elle reste une Outsidad pour la vie. Outsidad est la base.

Tu as aussi posé aux côtés de Redman, sur son album « Malpractice »...

Nous nous connaissions depuis un moment. Notre rencontre doit remonter à 1994 ou 1993. C'est un gars de chez nous. Je me souviens que nous passions régulièrement en voiture devant chez lui. Et la connexion s'est faite. Quelques années plus tard, j'ai eu l'occasion de tourner avec Redman et Method Man. C'est la famille. C'est le New Jersey.

Et ton travail de producteur ?

J'ai toujours aimé produire. Et avant cela, écouter de la musique. Avec l'âge, j'en suis venu naturellement à sampler et à développer mon oreille dans ce sens, en écoutant des disques et des morceaux à la radio. Isoler un sample lors d'une écoute est devenu naturel. Trouver le bon loop et imaginer l'arrangement avec les bonnes patterns de batteries me passionnait. Et cela me passionne toujours autant. La connexion avec Ski s'est faite, peu après le morceau « Cowboys ». Ski venait de faire Camp Lo. Nos clips tournaient sur B.E.T. Et Ski, un jour m'a appelé et m'a proposé de travailler avec lui. Juste après est arrivé le deal avec Ruffhouse. Tout s'est enchaîné à merveille. Nous enregistrons au studio Unique. Lors d'une session, je joue la production de ce qui deviendra « I Declare War », avec le sample de Lee Mason. Mais je n'ai jamais écouté le morceau original dont est tiré le sample. Je n'ai jamais eu à amener de disques ou de samples à Ski car Ski est un sacré enclut de digger.

Que s'est-il passé après la sortie de « Won » ?

C'était le début de la crise du disque et des grosses fusions, des changements de distributeurs et de deals. Ruffhouse a quitté Columbia-Sony pour Warner Bros. Et cette transition ne s'est pas bien passée. Nous avons été mis de côté. Puis le label a périclité. J'ai eu ensuite l'opportunité de travailler avec plusieurs labels. Detonator Records a sorti « Telepathy » et les deux albums en collaboration avec Mr Green. « The Only Color that Matters is Green » et « The Only Number that Matters is Won » sont sortis sur Raw Poetix. Et « Pacewon Presents Teamwon » sur Ascetic Music.

Comment s'est établi le lien avec Morcheeba ?

Nous avons beaucoup tourné avec Outsidad aux États-Unis et en Europe. Nos morceaux ont eu des rotations radiophoniques, notamment en Angleterre. J'ai rencontré les membres de Morcheeba et je me suis rendu compte qu'ils étaient amateurs de bon hip-hop et qu'ils avaient une culture sérieuse dans cette musique. Ils avaient apprécié mon album et m'ont recontacté en évoquant une collaboration sur l'album qu'ils étaient en train d'enregistrer. Ils voulaient deux collaborations hip-hop. La mienne et Slick Rick. Nous avons fait ces deux morceaux et Morcheeba m'a invité sur toute leur tournée européenne, en première partie. Ensuite, je m'incrustai au sein de leurs shows pour jouer les morceaux « Charango » et « Get Along ».

Que s'est-il passé avec Royce Da 5'9 ?

Royce a fait cette chanson, « Dead President Heads », dans laquelle il s'est permis d'avoir des propos diffamatoires concernant Outsidad. J'aurais trouvé plus judicieux que nous restions unis. Et surtout, j'ai trouvé étrange qu'il ressasse, 17 ans après, des choses alors que nous l'avions croisé tout ce temps. Et que nous avions toujours considéré nos relations comme bonnes et cordiales. Ceci étant dit, je ne pouvais pas laisser quelqu'un déféquer sur notre musique et notre contribution à cette culture. Avec Young Zee, nous avons décidé de répondre et de l'oublier.

À propos d'Outsidaz, vous envisagez de reformer le groupe ?

Oui, nous envisageons de revenir en groupe et de cracher les rimes et les couplets les plus chauds du game. Soyez prêts. Ce sera là pour 2021.

Mais avant, tu as nouvel album solo ?

On n'a pas encore le titre définitif. Il s'appellera peut-être « The Most Entertaining Me ». C'est un album sur lequel je travaille depuis un moment et qui réunit et synthétise toutes les facettes qui me constituent, à titre d'artiste. C'est un disque éclectique, qui parlera à tous ceux qui aiment la bonne musique et le bon rap, sans se soucier des chapelles et des audiences. Ce nouveau disque résume mon intérêt et mon amour pour cette musique, le hip-hop, dans tout ce qu'elle englobe. C'est ma manière de m'inscrire aux carrefours de l'époque, comme le témoin de cette culture. Il suffit juste de le faire avec amour, sans calcul, avec respect et irrévérence. L'album se tient musicalement. Il y a un liant. Mais il y a aussi bien des sonorités trap ou boom-bap que des samples et des compos... Il y a aussi des incursions bass music. Et pour autant, tout reste cohérent. Cet album s'est fait avec le label Ascetic Music et R, mon acolyte. Nous avons travaillé dessus ensemble. J'ai hâte que ça sorte. Nous finalisons les mixes et les clips en ce moment. C'est une commande pour son label.

“ Nous avons intégré Bizarre et Eminem, qui évoluaient au sein de D12. Il y avait une grosse émulation.”





MIX MASTER MIKE

FAUT-IL ENCORE PRÉSENTER CELUI QUI VEUT DÉTRUIRE L'EDM GRÂCE AU METAL ? LE PLUS TRASH DES TABLISTS N'A PAS PERDU LA FOUGUE DE SES 20 ANS. PIONNIER DU SCRATCH EN TANT QUE MEMBRE DU ROCK STEADY DJs, MIX MASTER MIKE EST SURTOUT CONNU POUR SES PRESTATIONS LIVE AVEC LES BEASTIE BOYS. ET DÉSORMAIS AVEC METALLICA OU CYPRESS HILL. IL ENFONCE LE CLOU EN ENCHAÎNANT AVEC « CONQUEST », UN NOUVEL ALBUM SOLO. ENTRETIEN À L'OCCASION DE SA TOURNÉE EUROPÉENNE, LORS DE SON PASSAGE À LA BAM DE METZ.

C'est marrant car je croyais que tu étais hispanique alors que ton nom de famille semble d'origine allemande ou lorraine. Et nous sommes en Lorraine...

Oui j'ai des origines russo-allemandes, puis des Philippines.

Connais-tu la signification de Schwartz ?

Oui, noir (rires).

Tu faisais quoi avant de commencer à scratcher ?

Wow, du bboying ! Je faisais un peu de break dance.

Tu vivais en Californie. Il n'y avait pas Internet. Comment as-tu été influencé par Kool Herc... qui était à NYC ?

Oui, je suis né et j'ai grandi à San Francisco. C'est grâce à une émission de radio hip-hop diffusée à SF. Il y a eu l'émission hip-hop du nom de Mister Magic Radio Show. Il jouait des vinyles de rap comme Grandmaster Flash, des choses comme ça. C'était avant Hot 87. C'était en 1989 et même en 1985... C'était avant que je sois Dj.

Quand as-tu créé Invisibl Skratch Piklz (ISP) ?

Oh ! Dj Apollo et moi, nous sommes le premier Dj band, en duo. Ensuite Dj Apollo, Dj Qbert et moi avons lancé Rock Steady DJs. Et cela avant ISP qui a été fondé en 1990. Puis, en 1992, nous avons fait les DMC en trio. Tels des musiciens nous jouions de la guitare, des drums... avec les platines vinyles. Nous étions un orchestre de Djs, le premier du genre.

Pourquoi ne collabores-tu plus avec ISP ? Ils ne sont plus assez forts ?

Rires ! Si, nous collaborons toujours. Qbert est en featuring sur « Channel Zektar », dans mon nouvel album. Mais les temps ont changé, tu sais. Désormais je suis un artiste solo. Je suis en tournée avec Metallica. Désormais MMM est le band. C'est un vrai band. Je suis le capitaine du navire, je suis capable de gérer différentes choses à la fois (rires).

J'adore la routine que tu as délivrée en show case, au DMC en 1995, avec le cut et le mixeur dans l'autre sens. Pourquoi ne plus la jouer ?

Ohhh « Natural Born Killaz »... Tout le monde me demande de refaire cette routine. Je ne sais pas mais j'ai fait ça à un moment de ma vie et je ne veux pas revenir en arrière. J'aime la progression. Ce n'est même pas une routine car j'utilisais une seule platine... Ca reste un bon souvenir. Je n'ai pas envie d'être un robot, je suis un humain et j'ai des émotions différentes, selon les jours. J'aime l'improvisation et proposer autre chose. Ainsi le public vit des expériences différentes.

Pourquoi "Trillanium" pour le titre d'introduction de « Conquest », ton nouveau Lp ?

Nous sommes dans un nouveau millénaire, d'accord ? C'est un mélange avec Trill qui vient de la ville d'Houston. Tu connais UGK, Bun B, Dj Screw et tous ces gars. C'est un autre mot pour dire dope, qui signifie que ça défonce. Oh c'est top bon !

Pourquoi ce nouvel album est-il différent des autres ?

Il est mieux, il est plus mature, les productions sont plus léchées que sur les disques précédents. C'est plus technique, j'expérimente toujours et je progresse. Je suis si fier des programmations des batteries. J'ai travaillé sur cet album pendant trois mois et chaque moment est spécial. Ce n'est pas seulement un album à écouter, c'est aussi un disque pour les battles. Il y a aussi les samples séparés, afin que les Djs puissent les utiliser pour des battles...

L'album est-il enregistré en un one shot ? Comme ceux que tu avais l'habitude de faire avec les Beastie Boys ?

Oui ! Oui tous. Tu veux dire que c'est enregistré en une seule fois comme pour « Three Mc's and One Dj » ? On peut trouver de la beauté dans l'imperfection. En live, je scanne le public, l'ambiance et, selon ça, je décide de ce que je vais faire. Ça varie si il y a plus des femmes... (rires)

Les samples sont problématiques pour produire de la scratch music. Comment as-tu fait pour ce disque ?

Pour cela j'ai produit deux versions de « Conquest ». Une version avec tous les samples, même si ils ne sont pas autorisés. Et la seconde version, au cas où, sans les samples non autorisés. Mais, tu sais, je torture les samples dans tous les sens et en tant que chercheur de samples j'utilise des samples obscurs. Les plus obscurs possibles. Tu sais je viens d'un monde obscur !

J'aime beaucoup le sample à la fin de « Gyokuru ». Ça sonne arabe ou je ne sais pas exactement mais c'est exotique...

Ohhh « Gyokuru », c'est du thé vert japonais très réputé. C'est vraiment... Ce sample échantillonne un sitar ! Il te met en transe. Je voulais faire un titre qui t'emporte quelque part ailleurs, comme un DMT audio (une substance psychotrope audio, ndlr). Ce titre t'amène dans une 5ème dimension...

Tu devrais le jouer en live, as-tu déjà essayé ?

Tu veux dire le jouer ce soir ? Vraiment, okay ! Je ne l'ai jamais encore fait. Oh tu m'inspires. Parfois j'oublie certains moments de mon album. Il y a beaucoup d'infos qui circulent dans ma tête (rires) ! Mais tu m'as donné une idée.

« Conquest » sort en digital, en vinyle mais aussi en metal flash card usb... Fini le Cd ?

Je ne sais pas mais c'est une bonne question. Oui nous avons fait un Ep et un Lp en 12 inch. Puis nous avons fait seulement 100 copies de la metal flash card usb. C'est donc un objet rare et spécial. Les gens aiment bien ce qui est physique mais je ne crois pas qu'il y ait encore des gens qui mettent des Cds dans les lecteurs Cds. J'espère que les ventes de vinyles vont continuer à progresser.

Beaucoup de producteurs ont du mal à terminer un morceau, à se dire qu'il est prêt à être diffusé en public... Comment fais-tu ?

Je le sais après avoir fait dix versions du même morceau (rires). C'est vrai ! Parfois je fais cinq, six voire dix versions. Je l'écoute partout et surtout dans ma voiture. Si le morceau fait son effet dans ma voiture, c'est qu'il va faire son effet partout. Et s'il fait aussi son effet quand je l'écoute depuis mon ordinateur, c'est bon signe.

Quel équipement utiliserais-tu si tu devais remplacer ta platine vinyle par autre chose ?

Ohhh mec comment puis-je remplacer les platines (...) Oh ce que tu me demandes est impossible. Je n'utiliserais rien d'autre ! Oh mec !

Sinon comment s'est passée la tournée avec Cypress, une anecdote à partager ?

Oui c'est une expérience musicale incroyable avec B-Real, Sen Dog et Bobo. Tu sais c'est un truc de fou d'être D.A. de la musique et Dj pour Cypress Hill. Je suis honoré de faire partie du groupe... Tous les concerts étaient complets. Ils ont énormément de fans.

Ok mais ce n'est pas une anecdote...

Ah ! C'était fou parce qu'il n'y a pas eu un hôtel où on ne pouvait pas trouver l'étage où il y avait leurs chambres, car ça sentait la marijuana dans tous l'étage. Ça sentait même parfois dans tout l'hôtel. Et le responsable venait faire des remarques mais le manager répondait : « Soyez heureux parce que Cypress Hill vient bénir votre immeuble » (rires).

Tu devais être bien défoncé pendant cette tournée ?

Oh non je ne bois pas d'alcool et je ne fume pas. Mais oui, car ils fument tellement que tu respirez la marijuana en étant à leur contact. Je vais te montrer une photo... (il sort son téléphone et il montre une photo de la porte d'entrée de sa loge individuelle où il est inscrit sur une plaque : Mix Master Mike - No Smoking Area, ndlr).

Et pour finir tu as un projet de biopic...

Oui mon biopic est presque fini. Nous avons déjà écrit le script. Netflix est intéressé mais je ne veux pas faire plusieurs épisodes. Je veux faire un long métrage... nous sommes en train de faire le casting actuellement. Ce film se doit d'être incroyable et de sortir à l'international. Nous cherchons les bonnes personnes pour jouer dedans... Il doit y avoir du swagg...

“ Mon biopic est presque fini... Je veux faire un long métrage. Nous cherchons les bonnes personnes pour jouer dedans. ”



« QUAND J'AURAI CASSÉ MA PIPE, ON ANALYSERA TOUT ÇA ET ON VERRA QUE C'EST TRÈS STRUCTURÉ », AVAIT EXPLIQUÉ SERGE GAINSBURG AU CHRONIQUEUR PHILIPPE AUBERT EN 1979. QUATRE DÉCENNIES PLUS TARD, LES ÉDITIONS SEGHERS PUBLIENT « LE GAINSBOK », UN MAGNIFIQUE OUVRAGE QUI PLONGE LE LECTEUR AU CŒUR DE L'ENREGISTREMENT DE TOUS SES ALBUMS ET PERMET À CETTE PROPHÉTIE DE SE RÉALISER ENFIN.

De nombreuses biographies ont été consacrées à Serge Gainsbourg, mais « Le Gainsbook » est le premier livre à aborder l'homme à tête de chou à travers le prisme de la musique.

Sébastien Merlet : Ce n'est pas vraiment une biographie. Dans une biographie, on interroge la vie de l'artiste. Là, ce n'est pas la vie de Gainsbourg qui compte, c'est l'œuvre. Plusieurs biographies lui ont déjà été consacrées et nous ne voulions pas aller sur ce terrain-là. On a mis l'accent sur ce qui nous intéressait vraiment, la musique, et puis c'était presque un alibi pour pouvoir parler d'autre chose. À travers Gainsbourg, on décrit le monde des musiciens de séance.

En réalité, vous poursuivez un double objectif : analyser l'œuvre de Gainsbourg et raconter la vie des studios français, de ses débuts, en 1958, jusqu'à sa mort, en 1991.

Christophe Geudin : Absolument, ce qui est de toute évidence l'âge d'or de l'industrie du disque, le moment où tout se développe techniquement. Pour schématiser, on commence avec l'arrivée de la stéréo en France et on conclut avec la fermeture de la dernière presse de 45-tours. En arrière-plan, le tout numérique arrive dans la musique.

Pour les générations futures, vous avez accompli un remarquable travail patrimonial, car vous êtes parvenus à identifier une large partie des musiciens qui ont joué pendant l'enregistrement de ses chansons. Comment avez-vous procédé ?

SM : Pendant longtemps, les noms des musiciens présents aux séances n'étaient même pas notés. La reconstitution des orchestres s'est donc faite en recoupant plusieurs méthodes : stylistique (à force, on reconnaît les tics de certains), mémorielle (nous avons interrogé les témoins), factuelle (agendas des musiciens, photographies en studio). On est souvent parti d'indices très minces, voire de simples intuitions. Mais franchement, rien ne vaut les agendas.

Lorsque Gainsbourg débute, les studios parisiens travaillent quasiment à la chaîne. Alain Goraguer, son premier arrangeur-orchestrateur, a une équipe A de musiciens, mais aussi une équipe B.

SM : Voire une équipe C ! C'est horrible de s'exprimer ainsi, car il y a des musiciens très doués dans l'équipe C, mais ils sont moins fiables, moins affûtés en ce qui concerne le solfège.

Les instrumentistes de l'équipe A sont des brutes, ils lisent les partitions comme ils lisent le journal, et ils peuvent tout jouer. Ce ne sont pas forcément les meilleurs, certains musiciens de "terrain" leur sont supérieurs, mais ils possèdent une maîtrise absolue du solfège. À partir du milieu des années 60, il y a tellement de travail en France que les séances doivent aller très vite. Tout est écrit, préparé et il n'y a pas une minute à perdre en studio.

En d'autres termes, la charge de travail est telle que les arrangeurs doivent avoir plusieurs équipes.

SM : Et pour cause, mais il ne faut pas non plus généraliser, car il y a plusieurs mondes parmi les musiciens de séance. Par exemple, il y a les rythmiques : Raymond Gimenès, Jean-Claude Oliver, Francis Darizcuren et André Arpino forment « le carré d'as » de Michel Colombier. C'est nous qui les avons appelés ainsi. Jean-Claude Petit va également avoir son quatuor, qui sera aussi celui de Jean-Claude Vannier. Ce sont deux équipes concurrentes, mais elles fusionnent parfois, il y a des échanges de musiciens, etc.

Sauf exception, chaque chapitre de votre ouvrage repose sur un album. En refermant le livre, une impression domine : pour l'interprète Gainsbourg, la première intention est souvent la bonne.

CG : Il ne tergiverse pas, mais comment être sûr ? Grâce à Universal, nous avons eu accès aux bandes, mais ce qui reste ne représente jamais l'exhaustivité des séances. Jamais.

Répétait-il ses chansons en studio ?

SM : C'est peu probable. Tout le monde, à commencer par Vannier qui se montre critique à l'égard de Gainsbourg, nous a expliqué qu'il faisait généralement des bonnes prises. Il tapait dans le mille tout de suite ou très vite. On pense qu'il devait anticiper ça, seul. On sera surpris le jour où on retrouvera ses propres bandes. Il a été très vite équipé. Dès 1958, il possédait un magnétophone, un Telefunken à bande quart de pouce. Il enregistrait des tas de choses. Serge Barthélémy, l'auteur du texte de « Ronsard 58 », nous a expliqué qu'à la fin d'un dîner chez les parents de Gainsbourg, celui-ci a sorti un magnétophone et commencé à faire écouter la soirée qu'il avait enregistrée !



SEBASTIEN MERLET & CHRISTOPHE GEUDIN

"Le Gainsbook"

En consultant les archives d'Universal, avez-vous pu écouter des maquettes de Gainsbourg ?

CG : Des maquettes à proprement parler, non. En dehors des archives d'Universal, il existe la musique d'un téléfilm enregistrée assez tôt qui s'appelle « La Lettre Dans Un Taxi » (diffusé à la télévision en 1962). Elle est très intéressante, car on sait que c'est Gainsbourg qui joue. Il est au piano, vraiment au plus près de sa façon de composer. On pense qu'elle a été enregistrée chez ses parents, sur le piano familial, avec son propre matériel. C'est du bricolage !

Dans « Le Gainsbook », le mot « pianisme » revient à intervalles réguliers. Pouvez-vous expliquer sa signification ?

SM : C'est une trouvaille de Jérémie Szpirglas, le troisième gainsboy français. Il est musicien et a surtout une grande culture classique. Sa présence s'est révélée indispensable, car il n'a pas la même oreille que nous.

A-t-il l'oreille absolue ?

SM : Oui. Dans les enquêtes que l'on a faites à la Sacem, toutes les partitions inédites partaient chez lui et il nous faisait une mise à plat au piano. Sur cette base, nos analyses recoupées (avec aussi celles de Frédéric Régent, un autre spécialiste de Gainsbourg qui nous a beaucoup aidés) ont fait germer quelques trouvailles. Dans « Le Gainsbook », outre la partie strictement musicale, un certain nombre d'analyses des textes de Gainsbourg sont de Jérémie.

CG : Il existe un album de Michel Petrucciani en trio qui s'appelle « Pianism ». Dans le livre, on explique que pour Serge Gainsbourg, le classique est une boîte à outils. Il piochait dedans, de manière quasi inconsciente. C'est un réflexe, un automatisme lié à sa formation. Il recyclait des mélodies.

Un pianisme, est-ce conscient ou inconscient ?

CG : Cela dépend. Il y a ce que l'on a appelé « les exercices de steal », là c'est parfaitement conscient. A la lueur de ce que nous a dit Alain Goraguer, la chanson « Machins Choses » emprunte à Brahms de manière assumée, mais il ne se contente pas de copier. En revanche, « Poupée De Cire, Poupée De Son » que Gainsbourg aurait soi-disant « pompé » sur une sonate de Beethoven, c'est typiquement un pianisme. Il y a sept notes, c'est une gamme descendante très simple, naturelle, elle vient toute seule ! Elle n'existe pas que chez Beethoven.

D'un projet à l'autre (disques, musiques de films, publicités), vous rappelez que Gainsbourg pratique également ce que l'on appellerait aujourd'hui l'autosampling.

SM : Gainsbourg recycle ses thèmes, mais surtout, il fait avec les moyens dont il dispose.

Au cours de certaines phases, il n'a pas d'arrangeur et cela correspond aux moments où il fait le maximum de recyclages. Après le départ de Jean-Pierre Sabar (1986), cela devient du délire. Mais il n'est pas le seul à avoir recyclé ses propres mélodies dans des publicités. Par exemple, François de Roubaix l'a également pratiqué. Dans le cas de celui-ci, on peut même dire que les musiques de film ou de publicité sont des vases communicants.

CG : Pour les musiques publicitaires, les marques voulaient que cela sonne comme du Gainsbourg. Cela explique pourquoi il se citait souvent. Par exemple, les accords du spot de « Pentex » sont ceux d'« Initials BB ».

Pentex, une marque de correcteur blanc. En définitive, comment Gainsbourg écrivait-il ?

CG : Il partait d'un mot, ensuite il rédigeait le texte. Après il se mettait au piano et trouvait la mélodie. Mais Gainsbourg, adepte du collage graphique, fait aussi du collage dans ses mélodies et ses textes. Il colle, c'est un as du collage, comme Jacques Prévert.

Rapidement, il supervise la réalisation des pochettes de ses albums.

SM : On n'a pas beaucoup d'infos là-dessus, mais il a très vite contrôlé l'aspect visuel. On termine chaque chapitre sur ce point, car cela nous semble important. Au départ, l'idée est venue de moi, car je suis graphiste de métier. La pochette compte, il s'agit de la première interface avec le public et c'est la dernière étape de façonnage d'un disque.

“ Pendant longtemps, les noms des musiciens présents aux séances n'étaient même pas notés. ”



Photo par Dominique Petrolacci (1969)

Votre livre est un becu livre, on comprend tout de suite que vous êtes des amoureux du vinyle. Vous avez d'ailleurs choisi d'insérer un fil chronologique vertical que l'on peut lire comme des notes de pochette.

SM : Depuis 1994, j'élaboré la chronologie de l'œuvre enregistrée de Serge Gainsbourg. C'est pour cette raison que l'on dit que ce travail est le fruit d'une enquête de plus de 20 ans. Je l'ai nourrie sans arrêt : dès que j'avais une information, une anecdote, je la rentrais dans mon fichier qui peut se lire comme une timeline de la carrière de Gainsbourg. Il se présente exactement comme il est dans le livre. Depuis le début des années 2000, la chronologie ne me suffisait plus, je commençais à rédiger des pavés pour expliquer certaines choses. Dans ma tête, l'idée d'écrire un livre a germé peu à peu. Christophe est arrivé au bon moment.

CG : Je suis rédacteur en chef de Funk-U et Muziq et j'avais rédigé un article pour les quarante ans de « L'homme à tête de chou ». J'ai demandé des photos à Xavier Perrot qui était alors le chef de projet de Gainsbourg chez Universal et il m'a dit : « Il faut que tu rencontres Sébastien Merlet ! » On a bu un café ensemble et Sébastien m'a montré son fichier. Immédiatement, j'ai dit qu'il fallait écrire un bouquin, car j'achetais tous les disques de Gainsbourg et je ne trouvais aucune information sur les musiciens. En 2017, quand on a attaqué le livre, le fichier comptait une centaine de pages. On l'a repris en le simplifiant, mais il manquait une chose : la parole des musiciens et des ingénieurs du son. Pour le livre, nous avons recueilli soixante témoignages.

Y compris les musiciens anglais.

SM : Oui. Andy Votel a réalisé l'ensemble des entretiens en Angleterre, seul. Il est arrivé avec des fichiers très précis, on se serait cru à Noël ! Lorsque l'on lisait ses courriels, on buvait du petit lait ! Preuves à l'appui, il développait ses conclusions. C'était dantesque. Je pense que l'enquête qu'il a menée était probablement plus difficile que la nôtre. Les propos de Vic Briggs, Dave Richmond, Alan Hawkshaw et de tous les sessions men sont le fruit de son travail.

CG : Pour certaines séances anglaises, par exemple « La javanaise » ou « Comic Strip », on parlait de zéro ou pas loin. Grâce à lui, nous avons découvert qu'il y avait des connections avec les Beatles, Led Zeppelin, les Rolling Stones... James Bond ! Sans Andy, on n'aurait jamais trouvé ce qui fait le sel du bouquin pour les années anglaises.

SM : J'avais déjà travaillé autour des séances anglaises, mais quand je proposais deux noms de musiciens, Andy, lui, en identifiait douze ! Mais ce n'est qu'à la fin que l'on a confronté nos informations. Nous ne voulions pas orienter son jugement.

Vous profitez des escapades de Gainsbourg à Londres pour rappeler une réalité souvent oubliée depuis le continent :

si des musiciens aussi talentueux qu'Alan Parker (il joue les solo de guitare sur « Histoire de Melody Nelson ») enregistrent des disques d'illustration musicale dans les années 70, c'est parce qu'ils sont concurrencés par les groupes.

SM : Et les synthétiseurs. C'est surtout ça le drame. Tout à coup, il y a une manière beaucoup plus économique de fonctionner, qui, stylistiquement, va dans le sens du vent. Je vais porter un jugement qui n'engage que moi, mais il y a une sorte de nivellement par le bas liée à l'arrivée des synthétiseurs. L'histoire récente de la musique n'est constituée que d'évolutions techniques qui prennent la place des musiciens. Chez les cuivres, de nombreux professionnels ont dû prendre leur retraite dans les seventies, certains sont devenus alcooliques. La même chose s'est produite en France. Le trompettiste Roger Guérin en est mort.

Gainsbourg, avant d'aller en Jamaïque, commence à en avoir assez des synthétiseurs.

CG : En effet, il sature.

Selon moi, les meilleurs chapitres sont ceux qui abordent la genèse des albums reggae de Gainsbourg. Comment êtes-vous parvenus à interviewer Sly & Robbie ?

CG : Pour Funk-U, j'avais interrogé Sly & Robbie au moment où ils ont enregistré un disque de reprises de classiques funk. À dire vrai, je ne sais pas s'il est sorti, étant donné que leur discographie s'avère parfois compliquée à suivre. Je les avais interviewés à Paris et ils m'avaient raconté, entre autres, la séance avortée avec James Brown à Compass Point. Via mon contact, j'ai lancé une bouteille à la mer, en pensant que cela ne coûtait rien d'essayer. Un soir, alors que je regardais un film chez moi, mon téléphone sonne. Un numéro bizarre... C'était Robbie, il se met à parler en patois jamaïcain et me raconte les séances avec Gainsbourg ! Plus tard, j'ai interviewé Sly qui était en tournée en Australie avec un groupe indien. En 2019, ils sont venus à Paris et nous les avons interrogés à l'intérieur d'un studio. Ils ont réécouté les playbacks et ils étaient très heureux. En ce qui concerne l'épisode du concert annulé de Gainsbourg à Strasbourg, leurs témoignages vont un peu à l'encontre de l'histoire officielle (rires)...

Sans dévoiler le contenu du livre, pouvez-vous lever un coin du voile sur les coulisses de l'enregistrement de l'album « Aux Armes et Caetera » ?

SM : Les feuilles de séances avaient été remplies de manière très précise par l'ingénieur du son. Cela nous a permis de comprendre que la prise vocale de la chanson « Aux Armes et Caetera » est une prise témoin, elle n'était pas censée être la version définitive. Elle a été captée avant les chœurs, alors qu'on pensait jusqu'ici que toutes les voix avaient été enregistrées à la fin.



Photo par Michel Brigaud (1958)

“ ...il y a une sorte de nivellement par le bas liée à l'arrivée des synthétiseurs.”

La compilation « En Studio Avec Gainsbourg » accompagne la sortie du livre. Dans la version Cd, on entend un extrait des prises voix de « Sea Sex and Sun ». Il y a quelques années, certains Djs jouaient un excellent edit de cette chanson qui n'a jamais été publié.

SM : Vers le début des années 2000, un disque dur rempli à ras bord de multipistes circulait dans un petit cercle de professionnels. Je ne sais pas qui était à l'origine de cette initiative, mais j'en ai eu vent par plusieurs de mes connaissances dans le milieu. Concernant les fichiers relatifs à Gainsbourg, ils provenaient pour la plupart de personnes (ingénieurs du son, Djs, producteurs) ayant participé au projet électronique « I Love Serge ». J'avais ainsi récupéré les pistes séparées de trois titres, « Je Suis Venu te Dire Que je m'en Vais », « 69 Année Érotique » et le fameux « Sea Sex and Sun ». Pour en avoir discuté avec des personnes qui avaient eu ce fameux disque dur, je sais qu'il y avait de tout dessus : Claude François, Earth, Wind and Fire, Nino Ferrer et même Michael Jackson. Aujourd'hui, les maisons de disques ouvrent peu à peu à ce type d'archives à certains journalistes qui en ont besoin pour nourrir leurs chroniques (Rebecca Manzoni ou Alex Jaffray). C'est un échange : « je te passe les fichiers, tu fais la promotion de mes disques. » Théoriquement, c'est verrouillé, mais jusqu'à quand ? Un journaliste m'a copié récemment les pistes de « Superstition » de Stevie Wonder.

La veille de la disparition de Serge Gainsbourg, les radios reçoivent le 45-tours promotionnel du remix hip-hop de « Requiem Pour un Con ». Savez-vous s'il l'avait validé ?

CG : Au début des années 1990, des remixes pirates de Gainsbourg circulaient chez les Djs, dont celui du « Requiem Pour un Con » par Joachim Garraud. Phonogram, la maison de disques de Gainsbourg, a eu l'idée de produire son remix officiel de la chanson du « Pacha », avec l'aide de l'ingénieur du son Dominique Blanc-Francard. Ce remix, entièrement digital et basé sur des extraits des bandes multipistes du catalogue de Gainsbourg, avait été finalisé de son vivant. Il l'a donc certainement entendu et validé, mais pour des raisons juridiques, car la version originale du « Requiem Pour un Con » appartenait aux éditions Hortensia, la sortie du remix a été retardée de plusieurs mois. Hasard du calendrier, le 45-tours promo a donc été envoyé aux radios le vendredi 1er mars 1991, la veille de sa disparition. Dès le lendemain, le titre a été matraqué sur toutes les radios. Du coup, ce « Requiem » remixé est devenu le sien.



Stan Wieznia (1961)

BONGO JOE



À L'INSTAR D'ENSEIGNES HISTORIQUES COMME CRAMMED DISCS OU SOUNDWAY, LE LABEL INDÉPENDANT BONGO JOE COMPOSE UN UNIVERS FASCINANT. À LA CROISÉE DES GENRES, CE CATALOGUE SUISSE SE DISTINGUE AU TRAVERS DE THÉMATIQUES SINGULIÈRES COMME LA SCÈNE ESPAGNOLE DES 80'S OU LA PUXA DE SAO TOMÉ. PARTICULIÈREMENT CRÉATIVE, CETTE LIGNE ÉDITORIALE EST CONFORTÉE PAR UN MAGASIN DE DISQUES TOUT AUSSI INTÉRESSANT.

Basé à Genève, le label Bongo Joe cultive sa différence, loin du streaming roi et du marketing forcené. Sorti à la fin de l'année 2015, le projet Augenwasser incarne cette alternative avec brio. Rencontre entre les saynètes lysergiques de Syd Barrett et les toiles sonores de Brian Eno, cette première production se distingue par son mélange de débrouille et d'exigence. Une attitude assumée par Cyril Yétérián, le patron de la structure helvète : « J'ai créé Bongo Joe afin de faire connaître des créateurs géniaux du passé ou du présent, et qui apportent leur pierre à l'édifice. Pour l'anecdote, George « Bongo Joe » Coleman était un musicien de rue afro-américain, issu du Sud ségrégationniste et qui groovait sur des bidons tout en freestyling en mode proto-rap. J'ai voulu lui rendre hommage en appelant le magasin-label par son nom. C'est une ode à l'indépendance et à la bricole... » Question créativité, la firme suisse n'est pas en reste. De la pop échevelée d'Odyssey & Oracle (un clin d'œil aux Zombies) à la compilation pro-Movida « La Contra Ola » en passant par un hommage au kitschissime giallo italien, Bongo Joe ne s'interdit rien. Supervisée par la star du nu-folk Devendra Banhart, la compilation de maquettes « Fragments du Monde Flottant » témoigne de cette liberté de ton : « Une amie commune nous a présentés il y a des années. Je lui ai offert des disques de mon label et nous avons sympathisé dans son tour bus, autour d'une bouteille de rhum. À son retour de tournée, il m'a écrit un long mail en me disant qu'il avait adoré les disques. Nous nous sommes lancés dans l'aventure. »

Point déterminant, les musiques du monde trouvent naturellement leur place au sein du label. Les premières signatures valorisent Alain Peters, l'ombrageux poète réunionnais, et des anthologies consacrées au séga mauricien ou au goombay des Bahamas. Des rééditions du flûtiste antillais Max Cilla ou du guitariste highlife General Franco-Lee Ezize suivent, bien que la direction artistique ne se cantonne pas au crate diggin'. Formations contemporaines, Derya Yildirim & Grup Simsek et Damily répondent également à l'esprit Bongo Joe : « Derya Yildirim a une voix en or. Elle rend hommage à la musique de ses ancêtres avec une sensibilité incroyable. Avec le Grup Simsek, elle est l'interprète la plus touchante de la scène anatolienne du jour. Quant à Damily, ils sont les hérauts d'un genre musical malgache appelé tsapiky. Leur musique déboule et ne laisse pas d'autre choix que de danser » confirme Cyril Yétérián.

Héritiers des groupes ou interprètes précités, Cyril Cyril et l'Orchestre Tout Puissant Marcel Duchamp résumant bien cette aventure musicale. Enmenés par Cyril Yétérián, les premiers instaurent des climats empreints de créolité comme l'indique l'adaptation de « La Ville », d'après « Texaco », le roman visionnaire de Patrick Chamoiseau. Et les seconds télescopent de façon jubilatoire funk rétro-futuriste et esprit dada, rappelant au passage la proximité géographique de Genève avec Zurich et le Cabaret Voltaire cher à Tzara.

Parade

Évidemment le retour du disque vinyle ouvre des perspectives intéressantes. Pour preuve la cinquantaine d'albums et compilations édités par Bongo Joe. Pourtant Cyril Yétérián observe ce phénomène avec lucidité : « En tant que producteur de disques, j'ai accueilli le retour du vinyle avec enthousiasme. Mais je suis conscient que c'est une mode et que les modes passent. Vont rester les passionnés. Ce sont d'ailleurs eux qui nous suivent. » Ses critiques se font plus féroces quant aux majors et leurs méthodes commerciales : « Le music business est en train de noyer le marché par appât du gain. Il n'y a aucune magie derrière cette démarche. Cela ne m'intéresse pas. Par contre, j'en subis les conséquences comme l'augmentation des délais de pressage, la politique des prix cassés et la saturation de l'offre. » Parade au consumérisme ambiant, la production raisonnée (entre 1000 et 3000 vinyles et l'équivalent en Cds sont vendus puis réédités selon la demande, soit plus de 20 000 ex. à l'année) et le développement d'un magasin de disques éponyme au cœur de la cité romande renforcent le dispositif. Doté d'une buvette et d'un espace consacré aux concerts et conférences (voir photo ci-contre), ce commerce est un lieu de vie proverbial pour les mélomanes du monde entier. Signe de ce dynamisme, une deuxième boutique a ouvert l'an dernier sur une friche industrielle, à quelques stations de tramway de la maison-mère. Elle est consacrée aux disques de seconde main et à la réparation du matériel hi-fi. À noter que des compilations dévolues au raï, aux Mascareignes ou à Sao Tomé-et-Principe sont depuis peu dans les bacs. Elles anticipent d'autres signatures comme les délinquants Meridian Brothers ou Pedro Lima...

Retrouvez l'interview complète de Cyril Yétérián sur starwaxmag.com



Suburban Lawns / Suburban Lawns / Janitor (Suburban Industrial - 1980)

C'est l'un des deux singles du groupe et l'un des vinyles autoproduits de cette sélection. C'est du punk obscur, j'adore ce post-punk en 7". Ici nous avons, en face A, une pop new wave puissante. L'autre face est plus étrange et contemplative. Suburban Lawns était un groupe de L.A. dirigé par Su Tissue, une fille de treize ans qui ponctuait ses chants par des sursauts vocaux dignes de voix d'opéra. Essayez d'imaginer cela. Il existe une vidéo de leurs performances. Elle est disponible sur YouTube et mérite le détour.



The Petticoats / Normal (Blax-Blax-Blax Records - 1980)

Un autre excellent disque de punk fait maison, également sorti en 1980. Lancé au Royaume-Uni bien que Stef Petticoat, qui chante et joue tous les instruments, était Allemande. Un disque entièrement réalisé par une femme. Stef a auto-enregistré et auto-publié ce 7" avec une impression DIY sur les macarons puis une pochette faite à la main qui inclut les textes. On dirait qu'il a été enregistré dans une boîte à chaus-sures. Un peu comme « Do They Owe Us A Living? » de Crass mais en plus chaotique, du début à la fin. Un de mes amis a déjà trouvé deux exemplaires dans un magasin du type Emmaüs, dans une petite ville de banlieue du Hertfordshire... Mais j'ai dû acheter le mien sur Discogs pour 25 livres. (Sur le dos de la pochette il est écrit en anglais : « Si tu ne rigoles pas consulte ton docteur », ndlr).



Alton Ellis & The Flames / Alton Ellis & The Flames / Cry Tough (Treasure Isle - 1967)

C'est une découverte que j'ai chuiné lors d'un voyage en Jamaïque. J'étais chez un disquaire à Kingston, il y avait des masses de 7" empilés les uns au dessus des autres. J'ai fouiné et j'en ai choisi quelques uns venant de labels comme Impact !, Crystal, Gussie P, Blue Bear et bien sûr Trojan Records. Ils ont tous des versions dub bizarres sur l'autre face. Celui-ci est sorti chez Treasure Isle Records et ça parle du vieillissement, je pense. Comment un homme peut-il être plus dur que le monde ?



ดราเปล / เลมมา คริสพรหม - ทูมทิง / โอ้! อีสาน

Je suis allé à Bangkok il y a quelques années et je voulais trouver des magasins de disques. Finalement je me suis retrouvé au marché de Chatuchak, un immense marché aux puces où vous pouvez acheter des fruits étonnants aux métaux précieux en passant par des bébés écureuils. Il y avait quelques vendeurs de vinyles qui m'ont donné une leçon express à propos du luk thung soit le répertoire rural, et le luk krung soit le registre urbain. La musique est assez variée avec des influences latines, jazz, funk ou surf et quelques sons aux sonorités occidentales. Mais tous ces titres sont uniques et propres à la culture thaï. J'ai acheté une poignée de singles qui sont dans des sacs en papier brun. Je ne pourrais pas vous dire les noms des artistes ou des morceaux car ils sont écrits en thaï, ce qui les rend encore plus exotiques (en face A le titre s'appelle « Thup thing », de Grand Dao Bandon, ndlr). La rédaction vous conseille aussi le Pdf Star Wax #50 spécial Asie du Sud-Est.

ADOLESCENT, JOE DANIEL COMMENCE À DIGGER. ENSUITE IL DEVIENT DJ TOUT EN DIRIGEANT, PENDANT 10 ANS, ANGULAR RECORDING. APRES CELA IL LANCE, AVEC KATIE RIDING, THE INDEPENDENT LABEL MARKET À LONDRES, EN MAI 2011. CE RENDEZ-VOUS REND HOMMAGE AUX DISQUES PHYSIQUES. IL A RÉUNI PLUS DE 500 MAISONS DE DISQUES, LE TEMPS DE 50 ÉVÉNEMENTS DANS 10 PAYS. À PARIS, CETTE JOURNÉE SE NOMME LE MARCHÉ DES LABELS INDÉPENDANTS... SELON JOE, LE SINGLE EST LE FORMAT ADEQUAT, TANT POUR LA MUSIQUE PUNK EN MODE DIY, QUE POUR LA POP QUI CÔTOIE LES CHARTS. IL PARTAGE ICI CETTE PASSION POUR LES 7".



The Drapels / The Drapels / Wondering (When My Love Is Coming Home) (Volt - 1964)

J'ai entendu ce morceau pour la première fois sur une compilation réalisée par JB Townsend de Crystal Stilts. Il s'agit de l'un des grands groupes new-yorkais de la dernière décennie. C'est dans mon Top 5, toutes chansons confondues, et c'est le vinyle que j'ai payé le plus cher parmi ceux de ma collection. C'est une bonne vieillie soul en provenance de Memphis, une chanson d'amour chantée par un homme et soutenue par des voix féminines comme celles des Shirelles. L'autre face est aussi incroyable. Le back band avait quelques singles sur Stax et a fini par accompagner Wendy Rene sur « After Laughter (Comes Tears) ». Ma copie est une version rare avec un numéro de catalogue incorrect et un titre mal orthographié.



Ruth / Polaroid/Roman/Photo (Paris Album - 1985)

Quand je dirigeais le label Angular, nous avons sorti des compilations intitulées « Cold Waves and Minimal Electronics ». Et ce titre était sur le vol. 1. Dès que j'en ai entendu, je suis tombé amoureux. Et j'ai fait un voyage à Paris pour essayer de trouver l'auteur. J'ai commencé la recherche chez Bimbo Tower, un magasin de disques spécialisé... Tous les disques étaient en parfait état et aucun prix n'était excessif, même si ils auraient pu l'être. J'ai cherché et j'ai finalement demandé s'ils connaissaient ce 7". Il s'est avéré que le créateur était lui-même un habitué de la boutique et il jouait de la musique avec deux des gars qui y travaillaient. Nous nous sommes donc rencontrés et j'ai signé un contrat de licence pour ce titre, puis finalement pour l'album entier. Initialement sorti en 1985, le Lp de Ruth s'est vendu à environ 50 exemplaires et a été relégué aux oubliettes jusqu'à ce que le morceau « Polaroid/Roman/Photo » apparaisse sur des bootlegs et des compilations, au début des années 2000. Puis c'est devenu, lentement mais sûrement, le classique culte de la pop synthétique qu'il est aujourd'hui. Il a été écrit par le musicien expérimental Thierry Müller, pour le plaisir de voir s'il pouvait composer une chanson pop. Et je suppose que c'est pour cela que ça semble si ludique et spontané. J'ai fait la connaissance de Thierry et j'ai réussi à le persuader de me vendre l'un des derniers exemplaires de la copie promo ultra-rare en 7". Les 80 derniers exemplaires des 200 pièces alors éditées sont sortis en édition spéciale numérotée. J'ai le numéro 10.

**RARE WAX
SPECIAL 7"
Par Joe Daniel**



Synchro Rhythmic Eclectic Language / Lmbi (2Lp)

Encore un double vinyle dans un gatefold dense en contenu. Afin de vous donner envie d'écouter les compositions de Louis Xavier, le leader du groupe, allons à l'essentiel. Basse, guitare, percussions, piano, saxophone et violon s'entremêlent et offrent une production rappelant, par moments, la musique de Sun Ra. Jazz aux accents rock voire progressifs fusionnant avec la soul et le funk..., peu importe l'appellation, il n'y a rien à jeter. Le volume un est réédité pour la première fois et les quatre titres du second disque sont inédits. La majorité des morceaux durent dix minutes, le tempo est lent ou parfois rapide. « Rigibo » ouvre l'album. Il est basé sur des onomatopées guadeloupéennes, soutenues par un sax baryton, révélant d'entrée les influences des îles et de l'Afrique. Ajoutez à cela le savoir-faire de Jean-Yves Rigaud, de Gérard Curbillon et de Steve McCall, batteur pour Cecil Taylor... Puis les symboles inventés par Eddy Gaumont (R.I.P.). Un batteur qui, avant Synchro Rhythmic Eclectic Language, dirigeait un groupe avec le noyau dur de cette formation. Le résultat délivré en 1976 est une œuvre défiant les standards du genre. Aujourd'hui encore, il en découle une fraîcheur singulière. La basse puissante de « KT3 » l'atteste, dès la première note... Le texte, rédigé en français par Maurice Callaz (R.I.P.), vous en apprendra d'avantage. Il est agrémenté de photos d'époque. Un grand merci au label Sommor, une subdivision de Guerssen. Certifié fat par Star wax. (Cosh...)

J-Felix / Whole Again Hooligan (Lp/Cd/Digital)

Repéré grâce à l'excellent The Hot 8 Brass Band via sa reprise du « Love Will Tear Us Apart » de Joy Division, J-Felix s'impose comme l'un des producteurs les plus intéressants du moment. Influencé par les syncopes hybrides de Parliament-Funkadelic et les synthés typiques du Prince early 80's, « Whole Again Hooligan » conforte le constat.

Imparable, le riff de « Future (Are We Living ?) » diffuse un groove impérial. Relayé par une intro latino, « Choppa Fiesta » déroule un tapis rythmique entêtant. Et le puissant « I Remember » fait swinguer les machines comme rarement. Signé chez Tru Thoughts, l'emblématique label de Brighton, J-Felix sublime les productions afro-américaines de ces quarante dernières années. Une audace incarnée par « Give Me Some Of That ». Ou par « Glide », une plage emmenée par le soulful Emeson. Point fort de ce nouveau disque, la touche du créateur offre une unité de ton remarquable. Si bien qu'on a parfois l'impression d'écouter un seul et même mouvement musical. Cette dimension artistique est bluffante. Elle place ce deuxième album et ses rythmes boogie au firmament, à cent lieues des galettes R&B du jour et leurs arrangements lyophilisés. (Vincent Caffiaux)

« Le Monde Instrumental d'Alain Goraguer / Jazz et Musiques de Films 1956-1962 » (3 Cds)

Qui mieux qu'Alain Goraguer pour définir la notion d'homme de l'ombre ? Compositeur ou orchestrateur pour Boris Vian, Serge Gainsbourg, France Gall ou Boby Lapointe (entre autres), il a travaillé toute sa vie avec une force quasi démoniaque, écrivant les arrangements de centaines de chansons, des dizaines de bandes originales dont la mythique « Planète Sauvage ». Dans la lignée de la compilation « La Musique m'Aime » consacré à André Popp, l'éditeur Frémeaux et Associés publie le coffret « Le Monde Instrumental d'Alain Goraguer / Jazz et Musiques de Films 1956-1962 ». Synthèse de ses premiers travaux, on y redécouvre son unique album en trio, « Go... Go... Goraguer », un mélange de standards ponctué d'excellentes compositions be-bop où son touché au piano séduira les amateurs d'Oscar Peterson et de Bud Powell. Les bandes originales ne sont pas oubliées avec les partitions de « L'Eau à la Bouche » et « Les Loups Dans la Bergerie », composées avec Gainsbourg dans le plus pur style West Coast.

Mais le vrai sommet de ce coffret reste la musique de « J'Trai Cracher Sur Vos Tombes », un score magistral influencé par le Modern Jazz Quartet. À l'époque, la mode était de prendre des pseudonymes, ce qui amusait beaucoup Alain Goraguer. Pour satisfaire les attentes de Philips, il devint Los Goragueros et même Laura Fontaine, lorsqu'il devait enregistrer du cha-cha-cha ou de la musique douce ! Toutes ces raretés sont ici assemblées. (R.F.)

V.A. / Apala Groups In Nigeria 1967-70 (Lp/Cd/Digital)

Au plan musical, le Nigéria est surtout connu sous nos latitudes grâce à Fela Kuti via l'afrobeat. Pourtant, d'autres répertoires comme le waka, le fuji ou l'apala traduisent admirablement la richesse artistique locale. Editée par l'enseigne londonienne Soul Jazz Records, une récente compilation passe en revue ce dernier courant et notamment des titres parus à la fin des années 60, soit l'âge d'or dudit répertoire. Porté par des chants hypnotiques et des structures polyrythmiques denses, ce recueil est emmené par Haruna Ishola. Commentateur enjoué, le leader du genre ouvre la sélection avec « Ewure Ile Komoyi Ode », une plage sortie à l'époque chez le tout puissant label Decca West Africa. Autre interprète incroyable, Adebukonla Ajao et sa formation fascinent avec l'incantatoire « Aboyin Ile ». Et Rapheal Ajide développe l'art du tama ou talking drum, un tambour à double membrane aux codes phoniques complexes. Né au sein de la communauté yoruba d'obédience musulmane, l'apala revêt une dimension synchrétique évidente. Ce cadre est incarné par Jimoh Agbejo Bo Ogun dont le nom fait référence au dieu yoruba du fer et de la guerre. La particule n'a rien d'anodine. Elle induit, par extension, les espaces polythéistes caribéens ou sud-américains, et plus particulièrement la santería cubaine et le candomblé brésilien. Chaudement conseillé. (Vincent Caffiaux)

V.A. / The Lost Mestros Collection (2Lp/Digital)

Dure mission de résumer en si peu de caractères une compilation de 16 titres aussi riches en histoire. Il faut retenir que le Mandé, région située en Afrique de l'Ouest, est le principal berceau de la communauté mandingue. Ici les sillons rendent hommage aux instruments majoritairement percussifs, à cordes, et bien sûr aux messages chantés en mode griotique. Les artistes ont tous un background musical certain, qu'ils soient des pionniers de la musique mandingue ou des représentants de la jeunesse post-indépendante du Mali. Ces enregistrements, à l'initiative du label malien Mieruba, ont été réalisés entre 2010 et 2016. Les titres les plus convaincants sont ceux qui s'affranchissent des instruments ancestraux. Chaque face offre de bonnes surprises. « Sebela », d'Askia Modibo, se distingue grâce aux claviers et à sa basse puissante. « Ngioumamba », également d'Askia, est envoûtant avec sa mélodie imparable et ses instruments à vent. La face D enchaîne des merveilles dont le sommet est la plus moderne des plages : « Fantanden » de Mangala Camara.

À noter que ce morceau a été enregistré trois mois avant la mort de l'interprète. Cet épisode douloureux souligne la nécessité de diffuser ce catalogue. Enfin saluons Trico Boy, le godfather de la musique moderne malienne, et son sublime « Mani Kuru ». Ce gatefold double vinyle, sans code-barres, est à l'initiative de l'atelier de pressage de La Manufacture de Vinyles, à Annecy. Nous souhaitons que cette sortie, la première du label LMDV, inaugure une longue aventure. Et nous espérons qu'elle serve à redynamiser la carrière de ces musiciens maliens... (Cosh...)

Thundercat / It Is What It Is (Lp/Cd/Digital)

Proche de Flying Lotus et d'une palanquée de talents parmi lesquels le rappeur Kendrick Lamar ou la chanteuse Erykah Badu, le Californien Thundercat décloisonne, depuis le début de la décennie, les genres musicaux. Signé chez Brainfeeder, « It Is What It Is » prolonge l'expérience. Porté par le bassiste prodige, « Innerstellar Love » développe un thème rétro-futuriste, ponctué d'arrangements lycrériques. Entouré par Steve Harington, batteur des légendaires Slave, et Childish Gambino, un autre empêcheur d'étriqueter en rond, « Black Qualls » balance une mélodie soul mémorable. Et Pedro Martins illumine la plage titulaire de ses harmonies traînantes. Soigneusement produit, ce quatrième opus de l'ex activiste skate punk (Thundercat a fait partie de Suicidal Tendencies) n'oublie pas les courtes séquences jazz. Pour preuve « How I Feel » et ses boudes synthétiques. Ou « How Sway », dont la touche iconoclaste n'est pas sans rappeler les Chicagoans d'International Anthem ou le Herbie Hancock aventureux des 70's. Comme à l'accoutumée, le pressage vinyle est soigné, avec deux versions, crème ou transparent. Le tout est doublé par une réédition luxuriante de l'avant-dernier album, « Drunk », via un superbe coffret quatre disques de couleur orange. (Vincent Caffiaux)

Vincent Brunner / Sandinista! (Livre)

Vincent Brunner s'attaque aujourd'hui à « Sandinista! », le monumental triple album des Clash. Paru chez Castor Astral, son livre retrace les travaux exploratoires de la bande à Joe Strummer. Parfois inégaux mais souvent passionnants, les 36 titres proto-world music sont passés au crible, avec recul et pertinence. Homérique, la session jamaïcaine est décrite via Channel 1, l'incubateur du reggae 70's, où Clash enregistre « Junjo Partner », avant de fuir la violence ambiante. Plus apaisée, la séquence new-yorkaise vaut également son pesant d'anecdotes. On y découvre la genèse de « The Magnificent Seven », un single marqué par Grandmaster Flash. Ou la conception de « One More Time », un reggae (re)mixé par Mikey Dread... Radioscopie intraitable des années 80 naissantes, la quatrième galette de la formation rock est placée dans son contexte politique et artistique. Jusqu'à la sortie de l'album en décembre 80, et le désaveu d'une critique anglaise pour le moins orthodoxe. Ironie de l'histoire, Damon Albarn, Primal Scream et les adeptes de métissages culturels 2.0 réhabiliteront cet ovni musical, trente ans plus tard. Comme souvent avec ce type d'entreprise. (Vincent Caffiaux)



Djidada

Top 5 nouveautés

- Mark de Clive-Lowe "Heritage"
- Kaidi Tatham "It's a World Before You"
- Tereza "Blue Space"
- Gutterfunk "All Subject To Vibes"
- Echt! "Douf *Ep

Top 5 oldies

- SBB "Follow my Dream"
- Led Zeppelin
- Jimi Hendrix "Are You Experienced"
- Toute la discographie de Chaka Khan
- Michael Jackson "Off the Wall"

Ta première approche du Djing

Quand j'ai vu mon oncle scratcher avec ses amis à la maison de mes grands-parents, à l'âge de 7 ans

Un verre de

Thé au gingembre ou de la limonade bio zisch ginger

Ta page Instagram favorite

@jazbetweena

Djing ou Beatmaking

Les deux, mais créer de la musique me permet de m'affirmer

Ton spot favori à Berlin

Il y en a beaucoup, mais certainement tous les parcs et les espaces verts

Ta femme Dj favorite

En termes de style Dj Shortee ou L.Atipik. Et en termes de sélection musicale Dj Ipek, Tereza, Dj Mesika

Ton tablist favori

Dj D-Styles ou Dj Woody

As-tu d'autres passions

Danser ! Les arts martiaux, la littérature...

Si tu n'étais pas Dj, tu serais
Politicienne.



Invoker

Top 5 nouveautés

- Henrik Schwarz "Omnibus"
- Orchestra Familiar "Born In Solitude"
- Biesmans, Iorski "Electric Love"
- Nhar "Eye of Ra"
- Invoker "Meet Me at the Escape Pod"

Top 5 oldies

- Donna Summer "I Feel Love"
- Daft Punk Vs Giorgio Moroder "Around The World"
- Jeff Mills "The Bells"
- Fleetwood Mac "Dreams"

Ta première approche du Djing

Deux platines et un mixeur

Techno ou house music

Les deux ! Pas besoin de guerre

Mp3 ou vinyle

Encore une fois, les deux

Un verre de

J'essaie de faire remonter l'eau dans le game. Sérieusement les gens, buvez de l'eau

Ce que permet le confinement covid-19

De me laver les mains 50 fois par jour

Cet été, une destination

Si la situation le permet, je retournerais bien en Géorgie, un pays qui a une scène incroyable, du bon vin et de la bonne bouffe

Ton hardware favori

Roland TB-303

Party à petite ou grosse jauge

Taille humaine avec un sound system grosse jauge

Pour 2021, tu prépares quoi

C'est trop loin. J'avance, jour après jour

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Astronaute.



Vaxl

Top 5 nouveautés

- Thundercat "Dragonball Durag"
- Tyler, The Creator Feat. Kali Uchis "See you Again"
- Travis Scott Feat. Drake "Sicko Mode"
- Jakob Ogawa "Velvet Light"
- Kojey Radical "If Only"

Top 5 oldies

- Stevie Wonder "Power Flower"
- Toquinho "Turbilhão"
- Bobbi Humphrey "Please Set me at Ease"
- Bobby Broom "Magic Johnson"
- LTD "Don't Stop Loving Me Now"

Top Beatmakers

Dr. Dre, Jdilla, Pete Rock, Tyler, Easy Dew

Ta première approche du beatmaking

Sur le logiciel Reason vers 2006 ou 2007, avec mon poto Panda Dub

Ce que permet le confinement covid-19

Faire des instrus à distance avec mes potos, mais c'est plus ou moins comme d'hab

Ton disquaire préféré

Je n'en ai pas vraiment

Cet été, une destination

L'Italie, dès que ça sera rentré dans l'ordre

Ton site web favori

belnsports.com ou Nba ou trashtalk.co

Party à petite ou grosse jauge

Taille humaine

Ton bar club préféré à Lyon

Le Sucre ou Le Kohatu

La prod dont tu es le plus fier

"Léon" de L'Or du Commun ou "7AM" de Double A

Si tu n'étais pas Dj-beatmaker, tu serais

Aucune idée. Mais Dieu merci, je le suis !

star
wax

Contre le coronavirus

- S** - serrage de pince et bisous interdits.
t - t'approche pas, respecte la distanciation.
a - appelle tes ami-e-s, si tu t'ennuies.
r - r.i.p Manu Dibango et tant d'autres !
w - walkman autorisé, pense à te laver les mains.
a - attends relax les dépistages, va à starwaxmag.com !
x - xénophile c'est cool, mais impossible avec le covid-19

star wax
www.starwaxmag.com

zicplace.com / Le site web
destinée aux particuliers et professionnels
pour vendre et acheter, neuf ou occasion...

zicplace

Beatmaking
synthé - percussions
vents - guitare...
& accessoires



Zicplace / le magasin de Montreuil
Centre commercial Croix de Chavaux (metro L.9)
2 bd de Chanzy, 93100.

zicplace